

Autrefois, en pays Welsche

Société d'Histoire du Val d'Orbey

Ouvrage réalisé dans le cadre de l'Année du Patrimoine avec le concours du
Ministère de la Culture, du Conseil Général du Haut-Rhin et des Communes du Val d'Orbey.



Autrefois, en pays Welsche



Famille de paysans pendant la fenaison - 1916 -

"Cette photo qui regroupe le couple des parents, un couple de jeunes mariés et les enfants célibataires a été envoyée à l'un des membres de la famille militaire à Colmar. Le texte est rédigé en allemand".

Cet ouvrage a été composé par Marie-Noële DENIS, chargée de recherche au C.N.R.S., à partir des textes enregistrés et retranscrits par une équipe de la Société d'Histoire du Val d'Orbey, (en particulier Sœur BEATRIX, Mmes SCHEHIN, HAXAIRE, JUILLARD et M. Armand SIMON), ainsi que du manuscrit de M. BALY instituteur dans la vallée vers les années 1930.

Il n'aurait pu aboutir sans la participation active des habitants du Val d'Orbey, que nous tenons à remercier ici.

SOMMAIRE

Introduction

Pages

Chapitre 1: Vie quotidienne

- 11 I. **La maison:**
- 1) **L'habitation:** récits de M. René PRUD'HOMME, Labaroche, 6 novembre 1980, enquêtrice: sœur BEATRIX), de Mme Marie-Eugénie GELTZENLICHTER Orbey, (février 1980, enquêtrice: sœur BEATRIX).
 - 2) **Les bâtiments d'exploitation:** M. René PRUD'HOMME.
 - 3) **Les feux:** Mme Marie-Eugénie GELTZENLICHTER.
- 12 II. **La lessive:** M. René PRUD'HOMME
- 12 III. **Les vêtements:** Mme Marie-Eugénie GELTZENLICHTER. Mme Anna PIERRELEVEIN, (nov. 1981, enquêtrice: Mme JUILLARD).
- 12 IV. **Les repas:** M. René PRUD'HOMME.
- 12 V. **La fabrication du pain:** Mme Marie-Eugénie GELTZENLICHTER, Mme Anna PIERRELEVEIN.
- 12 VI. **La conversation des aliments:** M. René PRUD'HOMME, et Mme Marie-Eugénie GELTZENLICHTER. Mme Jeanne HELFER, Hachimette, mai 1980 (enquêtrice: sœur BEATRIX). Mme JUILLARD, Mme Anna PIERRELEVEIN, Mme Marthe GAUDEL, (nov. 1981, enquêtrice: Mme JUILLARD).
- 14 VII. **Gastronomie:** Mme SCHEHIN, Mme Marie-Eugénie GELTZENLICHTER, Mme Jeanne HELFER, Mme Eugénie PETITDEMANGE, (novembre 1981, enquêtrice: Mme JUILLARD).

18 Chapitre 2: Les paysans et les autres.

- 18 I. **Les paysans:** Mme JUILLARD, "Le vieux facteur". Conte publié dans "les Loures", Société d'Histoire du Val d'Orbey. Orbey, 1981.
- 1) **Une ferme:** M. René PRUD'HOMME.
 - 2) **Les travaux au fil des jours:** M. René PRUD'HOMME.
 - 3) **Le progrès:** M. René PRUD'HOMME.
 - 4) **La vente des produits:** Mme Marie-Eugénie GELTZENLICHTER et M. René PRUD'HOMME. Mme JUILLARD, "Une drôle de nuit".
 - 5) **Autres activités:** M. René PRUD'HOMME.
 - 6) **La succession:** M. René PRUD'HOMME.
- 19 II. **Les gens du bourg:**
- 1) **Les artisans:** Mme JUILLARD, "Mentine", "Le mariage de Jacques". MM. Antoine et Joseph MILLION, Hachimette (avril 1980, enquêtrice: sœur BEATRIX). M. Aloyse SIMON (enquêteur: M. Armand SIMON).
 - 2) **Les ouvriers:** M. MILLION, Mme JUILLARD, Mme SCHEHIN, Mme HUSS, (novembre 1981, enquêtrice: sœur BEATRIX), M. Henri ANCEL (novembre 1981, enquêtrice: Mme JUILLARD).
- 23 III. **Les marginaux:**
- 1) **Le Ploun:** Mme HAXAIRE. "Le Juif Errant", Mme SCHEHIN.
 - 2) **Les Pettley:** Mme JUILLARD, "Les Pettley", "Lé podère dè Pioue".
 - 3) **Les pauvres:** Mme JUILLARD, "Les Pettley". M. PRUD'HOMME, M. Henri ANCEL.

- 27 **Chapitre 3: Vivre ensemble.**
- 27 **I. Les loures:**
M. Aloyse MARCHAL, Mme Eugénie GELTZENLICHTER, Mme SCHEHIN, M. et Mme PRUD'HOMME, Mme JUILLARD. "La poitrinaire": Mme SCHEHIN. "Chanson du rouet": Mme JUILLARD. Autre chanson: M. BALY, successivement instituteur à Basses-Huttes, Orbey, Lapoutroie et Hachimette dans les années 1930. Il a laissé un manuscrit comportant les textes publiés ici.
- 29 **II. Le cabaret:** Mme JUILLARD, "Le vieux facteur". Mme SCHEHIN.
- 30 **III. Le marché:** M. René PRUD'HOMME. "Geneviève de Brabant", Mme SCHEHIN.
- 31 **IV. Les bals:** Mme JUILLARD, "Mentine".
- 31 **V. La fête patronale:** M. ANTOINEJ. Hachimette (avril 1980, enquêtrice, sœur BEATRIX). M. René PRUD'HOMME.
- 31 **IV. Les processions:** M. René PRUD'HOMME. Mme JUILLARD, "Mentine".
- 33 **VII. Sobriquets:** Mme SCHEHIN. Mme JUILLARD, "Le vieux facteur". Sœur BEATRIX.
- 34 **Chapitre IV: Les âges de la vie.**
- 34 **I. Naissance et baptême:** "Le nouveau papa", Mme JUILLARD. M. René PRUD'HOMME.
- 35 **II. Communion:** M. Joseph ANTOINE. Mme JUILLARD, "Mentine".
- 36 **III. La fête des conscrits:** M. René PRUD'HOMME.
- 38 **IV. Le mariage:**
- 1) **Le choix:** Mme Marie-Eugénie GELTZENLICHTER. M. René PRUD'HOMME. Mme SCHEHIN. Mme JUILLARD, "Le mariage de Jacques".
 - 2) **Les fréquentations:** M. René PRUD'HOMME.
 - 3) **Les apports:** M. René PRUD'HOMME. Mme Eugénie GELTZENLICHTER. Mme JUILLARD, "Le mariage de Jacques".
 - 4) **Les costumes:** M. René PRUD'HOMME. Mme Eugénie GELTZENLICHTER. Mme JUILLARD, "Le mariage de Jacques".
 - 5) **Les invités:** Mme JUILLARD, "Le mariage de Jacques". M. PRUD'HOMME.
 - 6) **La cérémonie:** Mme Marie-Eugénie GELTZENLICHTER.
 - 7) **Les repas de noces:** M. René PRUD'HOMME. Mme SCHEHIN. Mme JUILLARD, "Le mariage de Jacques".
 - 8) **La poursuite des mariés:** M. PRUD'HOMME. Mme JUILLARD, "Le mariage de Jacques".
 - 9) **"Le charivari":** Mme JUILLARD.
- 42 **V. La mort.**
- 1) **La confrérie de la Bonne Mort:** Mme JUILLARD.
 - 2) **Rites mortuaires:** Mme Germaine PRUD'HOMME, Mme SCHEHIN, Mme Jeanne LAURENT (novembre 1981, enquêtrice: Mme JUILLARD).
 - 3) **Le deuil et le souvenir:** Mme Germaine PRUD'HOMME. Images mortuaires: Mme SCHEHIN, Mme Jeanne LAURENT.
 - 4) **"Une plaisanterie macabre":** Mme JUILLARD, Mme SCHEHIN.

Pages

44

Chapitre V: Légendes et croyances populaires.

44

I. Légendes et maléfices:

- 1) **Le diable:** "L'Etang du Devin", M. BALY. "Le pré du diable", M. BALY. "Le Grand Albert", Mme SCHEHIN, Mme Marthe GAUDEL.
- 2) **Sorcières:** Un esprit sceptique: M. Joseph MILLION. Le sabbat: Mme JUILLIARD, "Mentine". M. Joseph MILLION. M. BALY, "La roche des sorcières". Mme JUILLIARD, "Une drôle de nuit", "La sorcière". Mme GAUDEL: "Faire le secret".
- 3) **Les esprits:** "La nonne du Vorkopf", M. BALY. "Les hommes noirs du Faudé", M. BALY. "Lé Chénor", M. BALY.

50

II. Médecine populaire:

- 1) **Soins aux animaux:** Mme Anna PIERRELEVEIN.
- 2) **Vertus des plantes:** Mme HAXAIRE, Mme Anna PIERRELEVEIN.
- 3) **L'arracheur de dents:** Mme HAXAIRE.
- 4) **Le rebouteux:** Mme Joseph ANTOINE. Mme JUILLIARD, "Les doux podères".
- 5) **Vertus des pèlerinages:** Mme Marthe GAUDEL. Mme JUILLIARD, "Les doux podères".

51

III. Croyances et dictons populaires:

- 1) **Le temps:** Mme Marie-Eugénie GELTZENLICHTER. Mme Jeanne HELFER. Sœur BEATRIX.
- 2) **Les récoltes:** "Le champ du Diable", sœur BEATRIX. Mme HELFER.

54

Chapitre 6: l'Histoire avec un grand "H".

54

I. Les guerres anciennes: l'Autriche et la Hollande. M. Fernand MARCO, Hachimette (avril 1980, enquêtrice: sœur BEATRIX).

54

II. La légende napoléonienne: "Sur les bords de l'Yser". Mme SCHEHIN.

55

III. L'occupation allemande: "Au pont d'Arcole", Mme JUILLIARD.

- 1) **"Le pré des Prussiens":** M. BALY
- 2) **Problème de langue:** Mme SCHEHIN. Mme JUILLIARD. Mme HAXAIRE.
- 3) **Satire de l'occupant:** "As-tu vu Bismarck", Mme JUILLIARD. "Bote ton cu to là, Mme HAXAIRE. Elégances, Mme SCHEHIN.
- 4) **Les passeurs:** Mme HAXAIRE. Mme Antoinette MILLION. Orbey (octobre 1980, enquêtrice: sœur BEATRIX).

57

IV. Les combats:

- 1) **Les horreurs de la guerre:** "Lé crëy do p'tit lorra", Mme SCHEHIN.
- 2) **Un soldat:** M. Aloyse MARCHAL "L'Enfant de chœur", le Bonhomme (décembre 1979, enquêtrice, sœur BEATRIX).
- 3) **Une légende:** "La cloche de Ribeaugoutte". M. BALY.

Pages

64 **Chapitre 7: vers le monde moderne.**

64 **I. Exercice de la démocratie:**

1) **Les opinions politiques:** M. René PRUD'HOMME.

2) **Le conseil municipal:** M. René PRUD'HOMME

3) **Le député:** M. René PRUD'HOMME. Histoire racontée par Mme SCHEHIN.

64 **II. Industrialisation:** MM. Joseph ANTOINE et Joseph MILLION.

65 **III. La catastrophe du Lac Noir:** Mmes Germaine PRUD'HOMME et Jeanne HELFER.

66 **IV. Evolution des voies de communication et des transports:**

1) **Le chemin des Romains:** M. Joseph ANTOINE.

2) **Le relais de poste:** M. Joseph MILLION.

3) **Le petit train:** Mme ANTOINE.

Autrefois, en pays Welsche

Introduction

I. Les buts et les moyens.

Ce recueil a pour objectif de retracer, pour la population du Val d'Orbey, le cadre de vie traditionnel qu'elle a perdu et où elle serait susceptible de retrouver son identité culturelle.

Cette perspective est avant tout polémique dans la mesure où ce groupe de population n'est plus actuellement parfaitement défini. Au point de vue géographique, il s'agit des cinq communes qui constituent le canton de Lapoutroie, c'est-à-dire le chef-lieu et Orbey, Labaroché, Fréland, Le Bonhomme. Elles représentent presque 8000 habitants, isolés au fond de la vallée de la Weiss. Les vicissitudes historiques ont accentué cet isolement. Cette population de langue francophone, de culture vosgienne dans son habitat et son genre de vie, fut très tôt rattachée au monde germanique comme dépendante de l'abbaye cistercienne de Pairis, d'obédience allemande, et des comtes de Ribeaupierre, seigneurs alsaciens qui occupèrent le château du Hohnack. Les derniers événements accentuèrent encore cette distorsion, puisque le canton de Lapoutroie, intégré à l'Alsace, fut rattaché à l'Empire allemand de 1870 à 1918 et au Troisième Reich de 1940 à 1944. Ces deux périodes d'annexion s'accompagnèrent, de la part de l'occupant, d'une volonté d'intégration culturelle sous la forme, en particulier, d'une politique linguistique autoritaire qui imposait l'apprentissage et l'usage quotidien de l'allemand.

Il ne paraît donc pas illusoire d'aider les communautés du canton de Lapoutroie à retrouver une identité culturelle qui ne se définit plus aujourd'hui que négativement par le terme global et péjoratif de "Welsches" (1) dont usent les Alsaciens à leur égard.

La méthode employée, qui laisse de côté toute autre forme de recherche ethnologique, sera celle du discours sur le passé qui requiert à la fois, dès l'étape de l'enquête sur le terrain, prise de conscience et diffusion.

Il ne nous a pas été possible d'utiliser les anciens canaux de transmission du discours oral, même s'ils existaient encore, et de noter les thèmes spécifiques qu'ils véhiculaient. Si les dictons et les proverbes, récités par les sages, sont encore aisés d'accès, il est plus difficile de saisir sur le vif les chansons et contes facétieux qui accompagnent toujours les repas de noces. Par ailleurs, les loures (veillées) ont disparu avec leur répertoire de chansons, les grand-mères ne racontent plus aux petits enfants leurs contes merveilleux, leurs histoires de sorcières, qui servaient de support à une certaine pédagogie de la peur, les foires et les marchés n'existent plus où se diffusaient les complaintes à la mode autour de chanteurs professionnels. Néanmoins une infime partie de ces textes de fiction a survécu dans les mémoires ou dans les archives écrites d'érudits locaux.

En fait notre travail a consisté surtout à recueillir le discours oral de personnes âgées, investies du rôle de faire revivre le passé et désignées comme telles, par la communauté. Une première forme de transmission avait lieu au moment de l'enquête, puisque les enquêteurs, tous membres de la "Société d'Histoire du Val d'Orbey", au-delà d'une certaine connivence avec leur informateur, formulaient à son égard une demande d'information de type culturel, à la fois à titre personnel et collectif.

Ces discours oraux, mis en commun dans des réunions de travail, diffusés de ce fait à l'intérieur du groupe d'enquêteurs, généraient de nouveaux discours, cette fois-ci, de la part des enquêteurs eux-mêmes. Puis, par l'intermédiaire de chacun d'entre eux, ils ont progressé ensuite localement dans leur propre réseau de sociabilité, avant que nous en ayons envisagé la publication.

Cette publication poursuit deux objectifs: restituer aux populations concernées l'information qu'elles ont fournie, et plus généralement, à travers le discours oral, leur propre identité culturelle; mais aussi fournir à la communauté scientifique un objet d'études possibles.

(1) Ce terme est employé par les Alsaciens pour désigner les habitants francophones des vallées vosgiennes. En retour ceux-ci les appellent les "Ditcher-salat".

Sauf quelques modifications mineures, les textes sont en général retranscrits en langue française, tels qu'ils ont été enregistrés au magnétophone. On peut déplorer l'absence du patois, mais force fut de constater que le français constituait, dans tous les cas, à la fois le code linguistique de l'informateur et de l'enquêteur, qui comprenaient néanmoins l'un et l'autre le patois. Le patois ne fut employé que dans quelques dialogues de contes facétieux pour en relever l'effet comique, ou dans les chansons. En fait, l'identité culturelle des communautés welsches se définit de nos jours par l'usage du français en opposition avec les communautés alsaciennes qui parlent le dialecte.

Toutefois, le parler local comporte quelques particularités qu'il nous a paru utile de conserver dans la transcription.

Ces enquêtes voulaient recueillir un inventaire global mais non total des discours tenus sur le passé en pays welsche. La méthode n'a jamais été **directive** pour permettre, par la suite, l'analyse des non-dits importants dans un discours de type culturel, mais **progressive**, chaque informateur complétant le discours du précédent. Ainsi, s'il fut impossible de tout savoir, nous avons néanmoins essayé de toucher tous les thèmes qui nous paraissaient importants dans la vie d'autrefois :

1) La vie sociale : vie quotidienne dans la famille — (cadre de vie, caractères et rythme des travaux, des loisirs) — âges de la vie de la naissance à la mort dans leurs aspects familiaux et sociaux — sociabilité interne et externe (réunions, fêtes laïques, religieuses, sobriquets).

2) Les activités économiques et les catégories socio-professionnelles (paysans, artisans, ouvriers, autres).

3) Les croyances et pratiques magico-religieuses (contes et légendes, dictons, sorcières, médecine populaire).

4) La vision de l'histoire : traces toponymiques des événements anciens — légendes — récits des événements récents.

II. Les résultats.

Cette étude systématique de la vie d'autrefois dans les communautés welsches, a donné une série de documents principalement oraux, dont le mérite majeur, pour le but que nous poursuivons, est d'être **subjectifs**.

Ainsi nous recueillons d'abord une vision globalisante du passé. Les informateurs, à travers leur expérience personnelle, retracent le comportement de l'ensemble de leur groupe. Leur expérience devient alors exemplaire. D'autre part, la tradition orale étant, de par sa nature, une altération continue, nous recueillons une vision biaisée de la réalité, celle d'une sensibilité collective du moment, qui informe sur la manière dont une collectivité considère, à un moment donné, sa propre culture. D'où l'importance par ailleurs, d'une connaissance objective de son histoire, pour mesurer la valeur des non-dits et des altérations.

Par exemple, dans notre cas précis, et à propos d'histoire subjective, nous avons constaté un immense oubli et une sélection majeure des événements. Seules comptent, pour nos communautés, les trois dernières guerres où se sont affrontés Français et Allemands. D'autre part, leur lecture de ces événements, où ennemis sont renvoyés honteusement dos à dos, n'est pas celle des historiographes officiels des deux pays. Par ailleurs, nous constatons que la conscience des pouvoirs et du fonctionnement de la démocratie, n'a joué que tardivement, vers 1926-1930.

De même, les récits de littérature orale, relevés en pays welsche, utilisent des thèmes universels mais actualisés, réintégrés sur le lieu même, et plus généralement adaptés au système culturel global de nos communautés. Même les chansons et complaints, aux formes rigides, évoquent des images localisées: le Juif Errant n'est autre, pour les habitants du Val d'Orbey, que le "Ploun", colporteur juif qui parcourait inlassablement leurs villages avec son ballot sur le dos. (2).

(2) "Ploun" signifie "baluchon" en patois du Val d'Orbey

Le discours sur le passé, subjectif par nature, dépend aussi de l'âge de l'informateur et du temps qui le sépare de ce qu'il raconte, du milieu où il vit, des caractéristiques de la société qui l'entoure, de ses oppositions, qui, dans notre cas, se sont manifestées pendant longtemps par l'hégémonie de la classe paysanne aisée. Le discours dépend de la place que le conteur occupe dans la société. Sa réponse correspond à l'idéologie de son groupe. Par souci de vision globale, nous nous sommes efforcés de constituer un échantillon cohérent, en recueillant successivement les récits d'informateurs qui nous paraissaient le mieux représenter une partie de la société locale, une paysanne pauvre, une paysanne aisée, un paysan riche, un ancien maire, un petit entrepreneur industriel, un directeur d'usine, une ouvrière, un artisan, une employée. Le discours dépend aussi de l'histoire individuelle de l'informateur. Certains ont toujours vécu là, en parfaite symbiose avec leur environnement culturel. D'autres ont subi ou provoqué des ruptures et leur récit se réfère à un système de comparaison entre deux mondes possibles. Deux de nos informatrices, parties jeunes, puis revenues tardivement au pays, ont orienté leurs récits autour de trois éléments de comparaison: le pays avant, ailleurs, et le pays maintenant.

Le discours dépend enfin de la personnalité de l'enquêteur. Qu'il soit étranger ou non à la communauté, il progresse par rapport à une image de la culture locale qu'il s'est forgée et qui lui sert d'hypothèse de travail.

Néanmoins nos récits, aussi subjectifs qu'ils puissent être, relèvent d'une classification sinon universelle, du moins généralement admise pour les textes oraux européens.

Certains se réfèrent tout d'abord au genre dit de la littérature orale, c'est-à-dire qu'ils supposent une élaboration artistique collective de type traditionnel. Si l'on peut imaginer que le corpus des récits de littérature orale ait été plus abondant, il ne nous en reste que peu de chose, aujourd'hui, dans un matériau très délabré, toujours exprimé en français, et souvent écrit.

Les proverbes et les dictons, plus nombreux, ont perdu en partie leur forme figée et incantatoire du fait d'une appropriation de la part de l'informateur, par référence à son expérience personnelle.

Dans le corpus de **chansons**, prédominent les textes patriotiques, les chansons de colportage en français, les plaintes telles que "le Juif Errant", "Geneviève de Brabant", qui ont fait le tour des pays d'Europe francophone à la fin du XIX^e siècle. S'ils en savent encore l'air, nos informateurs n'ont retenu que des bribes du récit, car les supports de transfert de ces chansons, apprises sur le marché, autour de chanteurs ambulants qui en vendaient ensuite les paroles, imprimées sur des feuillets illustrés, puis chantées en chœur aux veillées, ont disparu.

Dans cet ensemble défini comme littérature orale, **les contes facétieux** représentent le corpus le plus nombreux. Fortement actualisés, en ce qui concerne les lieux, les personnes, qui se rapportent à l'environnement familial des auditeurs, ils participent d'une ambiguïté qui les fait, à la fois, passer pour vécus, mais hausse aussi le vécu au niveau du mythe en donnant une forme littéraire au fait divers. Ces deux procédés, destinés à capter l'intérêt de l'auditoire sur un fonds de récits somme toute banal, permettent difficilement de distinguer entre le récit d'un fait réel ou le conte facétieux. En conséquence, le stock s'enrichit constamment, et s'est trouvé particulièrement renouvelé pendant la dernière guerre, l'occupant jouant le rôle classique de l'étranger benêt, facile à berner. Par ailleurs, cette création permanente donne lieu à plusieurs versions d'un même conte telles que celles que nous avons recueillies sur le thème de "la veillée funèbre".

Les légendes, bien qu'elles ne constituent pas des textes oraux à proprement parler, puisqu'elles proviennent des archives d'un instituteur de la vallée, qui les a lui-même recueillies et transcrites vers les années 1930, représentent aussi un corpus important. Elles mettent en scène les personnages traditionnels des contes vosgiens: le diable, les sorcières, les esprits.

Aux récits de forme proprement littéraire, il faut ajouter les **récits historiques**. Ceux-ci se sont avérés peu nombreux, et font référence à un passé récent où la confusion s'opère entre les trois dernières guerres et les deux annexions à l'Allemagne. Ces récits marquent un repliement par rapport aux historiographies nationales, et développent un geste local d'opposition à l'occupant, qui trouve sa forme achevée dans les récits de "passeurs". Par ailleurs, cette vision de l'histoire qui ne se réfère qu'à des événements récents, ne valorise pas de racines historiques anciennes, qui pourraient être éventuellement, comme en maints autres lieux de l'Est de la France, la guerre de Trente Ans ou l'occupation par les troupes de Louis XIV. Cette continuité de la vision historique que Ph. Joutard a remarquée dans les Cévennes à propos des "Camisards" et des "Marquisards", est particulièrement absente ici puisqu'elle ne se manifeste même pas, hors des récits, par une certaine curiosité archéologique locale.

Aussi, dans le cas précis du Val d'Orbey, le **discours sur le passé quotidien** a constitué l'élément essentiel de la recherche d'identité, de la réintégration de la conscience de soi. Il s'agit alors du discours des vieux (nos informateurs avaient en moyenne 71 ans) qui ont vécu l'ancien temps, aux jeunes en recherche d'identité collective. Ce discours se veut par ailleurs conjuratoire, afin de transformer les ruptures en évolutions lentes.

III. Le contenu de notre publication.

Si, sauf corrections mineures, les récits oraux ont été retranscrits dans leur forme originale, une publication rendait indispensable de les regrouper par grands centres d'intérêt. Ainsi les textes sont-ils présentés sous sept chapitres qui nous ont paru le mieux traduire les sources d'identification des communautés du pays welsche.

- 1) La vie quotidienne
- 2) Les paysans et les autres
- 3) Vivre ensemble
- 4) Les âges de la vie
- 5) Légendes et croyances populaires
- 6) L'histoire avec un grand "H"
- 7) Vers le monde moderne

La vie quotidienne comporte des récits sur la maison, l'agencement des pièces, leur usage, l'ameublement, l'organisation des feux. Certains termes et descriptions s'opposent, reflétant à ce niveau les différences sociales. Sont décrites ainsi les tâches ménagères: la lessive, la fabrication du pain. L'importance de la cuisine dans la culture locale et des récits qui s'y rapportent, a permis de développer deux thèmes: la conservation des aliments et en particulier du porc, des légumes sûris et des œufs, et la gastronomie avec un certain nombre de recettes spécifiques du lieu et des circonstances pour lesquelles elles sont mises en œuvre. En fait, bien que le tissu social ne soit pas homogène et ait toujours comporté au moins des artisans et plus récemment des ouvriers, la vie quotidienne est toujours décrite en référence au monde paysan, qui seul semble à même de servir de base à la reconstitution d'une identité culturelle.

Le chapitre deux, **les paysans et les autres**, regroupe une série de récits qui traitent de la perception des catégories socio-professionnelles. Là encore, les paysans constituent, par l'ampleur des textes qui leur sont consacrés, la minutie avec laquelle on sait décrire leur exploitation, leur rythme de travail, la cheville ouvrière de la culture locale. Les ouvriers, jugés par rapport à ce système de références, sont considérés comme extérieurs. Leur travail, peu tangible pour les autres, mais pénible néanmoins lorsqu'ils le décrivent, semble confiner à l'oisiveté qu'ils se plaisent à afficher lors de leurs heures de loisirs. De plus, paysans pauvres qui ont dû quitter la terre, ils sont accusés de renier le milieu d'origine. Les artisans, peu nombreux, paraissent, quand à eux, tout-à-fait étrangers à ce monde rural pour lequel ils travaillent. Vivant au bourg, ils sont facilement assimilés aux urbains.

Les marginaux par contre, colporteurs, travailleurs, errants, et immense armée des mendiants, mieux intégrés, vivent de la charité d'une société, modeste elle-même, mais satisfaite de pouvoir dispenser quelque largesse. En fin de compte, la société est perçue comme divisée en deux groupes: les riches et les pauvres, ou plus précisément ceux qui produisent leur nourriture et ceux qui doivent mendier leur subsistance directement, ou en échange de marchandises ou de tâches pénibles ou dérisoires.

Le chapitre trois, **vivre ensemble**, regroupe l'ensemble des récits concernant la sociabilité, les loures (veillées), les rencontres au cabaret, les bals, les fêtes et les processions. Ces manifestations mesurent le degré de sociabilité de la communauté. Certaines, d'usage fréquent, sont réservées à des catégories bien précises; les loures ne se pratiquent qu'entre familles paysannes, le cabaret n'est fréquenté que par les hommes. D'autres, par contre, plus exceptionnelles, telles que les bals ou la fête patronale, s'ouvrent largement à l'ensemble du groupe, et même aux gens venus de l'extérieur. Les processions, outre leur rituel, et les pratiques magico-religieuses qui les accompagnent, matérialisent, plus que toute autre manifestation, des divisions sociales imposées par l'autorité religieuse ou nées de la communauté. Elles se manifestent par la distribution hiérarchisée des bannières, la composition du cortège.

Mais toutes ces manifestations de sociabilité ont en commun la fête gastronomique et témoignent de même que les sobriquets, système d'appellation et de connivence réservé à la communauté, de l'identité culturelle du groupe.

Le chapitre quatre, **les âges de la vie**, décrit les cérémonies ritualisées qui marquent les étapes de l'existence: le baptême, la communion, la conscription, le mariage et la mort. Plus on avance dans l'existence et plus ce rituel se complique, assurant ainsi publicité et socialisation croissantes de l'événement.

Si le baptême et la communion se caractérisent par la discrétion de la fête, les réticences à sortir du cadre de vie quotidien, l'étroitesse familiale du recrutement des parrains et marraines, des invités, la conscription au contraire marque le passage à la socialisation: la famille est remplacée par le groupe d'âge. Toute la fête a lieu à l'extérieur, dans la rue et au cabaret. Le mariage, quant à lui, concilie en même temps famille et communauté, car l'affaire met en jeu, à la fois, l'équilibre familial et social du groupe. Il s'agit de construire une nouvelle famille, d'apporter un élément nouveau au groupe, sans rien détruire du passé. D'où l'importance du choix du conjoint, géographiquement et socialement restreint, de la durée des fréquentations jusqu'à la noce, et des rites d'empêchement et de rachat, tels que la nuit de noces et le charivari qui s'accompagnent de dons en vin. En ce qui concerne la cérémonie elle-même, le rituel est surtout marqué par son caractère laïc et "bourgeois" que l'on peut repérer à travers les tournées d'invitations, le choix des costumes, le repas. L'environnement social intervient néanmoins, au-delà de la conjonction des deux familles: garçons et filles d'honneur sont choisis dans la classe d'âge des mariés, la couturière est invitée à la noce, le cortège, la cérémonie à l'église, (3), la tournée des cafés, assurent le maximum de publicité.

La mort, bien que rite social autant que familial, ne donne pas lieu à des manifestations aussi bruyantes. Un rituel magico-religieux fait d'images, de textes, de gestes, est mis en place, et se prolonge en un culte destiné à conjurer l'âme du mort et à assurer son repos et celui des vivants qu'il pourrait importuner. Ce culte des morts est essentiellement le fait des femmes, mais l'ensemble du groupe, ou, tout au moins, la classe d'âge correspondante, est associé au décès par sa participation à la veillée, au service religieux, aux prières communes. Par ailleurs, la famille informe l'ensemble de la communauté par le port du deuil.

Le chapitre cinq, **légendes et croyances populaires**, concerne tous les récits ayant trait au surnaturel. Les textes se rapportant aux sorcières abondent. Parfois proches des fantômes, elles s'incarnent souvent sous l'apparence d'une femme pauvre qui se trouve alors investie d'un pouvoir qui lui permet d'exercer sa revanche sur la société. Cette croyance au diable, aux sorcières, aux esprits, révèle la vision collective d'un monde manichéen où les bons s'opposent aux méchants. De même, la maladie est éprouvée non comme spécifique de la nature d'un individu, mais comme un combat qui se livre en lui bons et méchants, comme un mauvais sort jeté par une sorcière et qui ne peut être expulsé que par l'intervention d'un contre-pouvoir bénéfique, venant du curé, de l'exorciseur ou du saint de pèlerinage, par exemple. La médecine populaire oscille ainsi entre le pouvoir quasi-mécanique attribué aux plantes, et le pouvoir magique des sorciers et des saints.

Proverbes et dictons renvoient à la même antinomie bon/méchant, mais reflètent surtout des préoccupations météorologiques dans ce pays au climat rude. Nous retrouvons, là encore, un système de référence culturelle essentiellement paysan.

Le chapitre six, **l'histoire avec un grand "H"**, traite de la vision de l'histoire telle qu'elle se révèle à travers certains récits. Nous avons déjà remarqué le peu de mémoire historique de nos communautés qui se réfèrent uniquement, dans le passé, aux bouleversements entraînés par les trois derniers conflits franco-allemands. Les changements successifs et douloureux de nationalité se confondent en un même discours qui renvoie les ennemis dos à dos, fauteurs des mêmes atrocités, alors que la communauté se replie sur son identité locale. Seuls les événements de la dernière guerre, cristallisés autour des récits de passeurs, semblent recréer une "mythologie" destinée à permettre de recouvrer, pour le moment, un sentiment national plus global.

Le chapitre sept, **vers le monde moderne**, rassemble les récits qui annoncent les grandes transformations économiques et sociales de notre siècle. A travers une interprétation locale des événements, le pays welsche essaye de se forger une nouvelle identité. Ainsi, au niveau politique, la perception du jeu démocratique rend plus complexe l'analyse de la société et des forces en présence. Par ailleurs, le développement de l'industrie est essentiellement perçu comme celui de l'utilisation de l'énergie hydraulique avec ses aléas, tels que la catastrophe du Lac Noir, et des moyens de communication. En pays welsche, le progrès est avant tout puissance renouvelée et ouverture sur le monde.

Puisse ce recueil intéresser aussi bien les hommes qu'il met en scène que la communauté scientifique.

M.N.DENIS

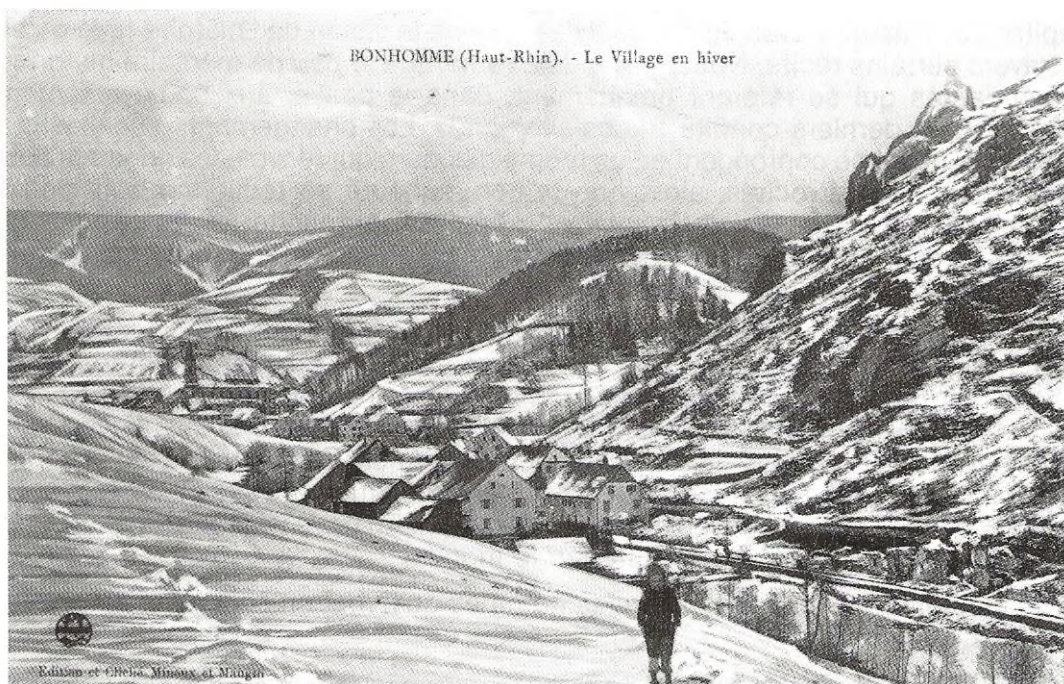
(3) Il n'a jamais été question, dans nos récits, du mariage à la mairie. Comme dans bien d'autres régions, celui-ci n'est pas encore intégré, après deux siècles d'existence, dans le patrimoine culturel de nos communautés.

Orbey (Vosges) -- Vue vers le Lac Blanc



ORBEY - Vue générale vers le Lac Blanc - vers 1930 -
"Aux maisons du bourg, groupées le long de la vallée, s'opposent les fermes dispersées de montagne".

BONHOMME (Haut-Rhin). - Le Village en hiver



LE BONHOMME sous la neige

Notre vie quotidienne

I. La maison

Notre maison datait de 1906. Il y en avait déjà une avant, mais mon père l'avait fait abattre.

1) L'habitation:

Il y avait une cuisine, un réduit, une salle à manger, et puis une chambre à côté. Cela au rez-de-chaussée. Au premier, il y avait quatre chambres qui correspondaient aux quatre pièces du bas.

A la cuisine, le fourneau dans le mur communiquait avec celui de la salle-à-manger. On avait un buffet pour y mettre la vaisselle. La batterie de cuisine était suspendue aux murs. Il n'y avait qu'une petite table. L'évier était devant la fenêtre.

— Dans le "poêle" (1), on avait le lit, là, et une table carrée, le banc, là, au coin. On avait aussi des chaises.

— A la salle-à-manger, il y avait: la grande table, une petite table ronde très ancienne, un bureau qu'on avait acheté quand mon père était maire. Une jardinière, une machine à coudre, un fauteuil. Autour de la table, il n'y avait pas de banc, c'étaient des chaises. On avait des cadres, Jésus, la Sainte-Vierge. On les mettait-là. Dans les chambres, il y avait des lits de coin, en chêne ou en sapin, un lit en orme, une armoire, une petite table, quelques chaises.

— A la cuisine, le sol était de ciment, c'est pourquoi on mangeait à la salle-à-manger. Parce que c'était trop froid. Dans les autres pièces, il y avait du plancher de sapin.

— Nous étions une famille nombreuse. Nous nous tenions à la salle-à-manger, pour les repas et pour le tout. Elle était chauffée par un fourneau en faïence qui allait presque jusqu'au plafond.

2) Les bâtiments d'exploitation

La cuisine seule communiquait avec la grange qui se situait entre le corps de logis et les écuries.

La grange avait toute la largeur de la maison parce qu'elle servait pour battre le grain au fléau (les huches à pain, elles, étaient au grenier).

Chez nous on a battu le blé au fléau jusqu'en 1926. Après, on a acheté une batteuse. A côté de la grange, c'étaient les écuries des vaches. Les chevaux logeaient aussi dans la même écurie. Mais ce n'était pas bien parce que l'écurie des vaches est trop chaude pour les chevaux. On aurait dû leur faire un hangar dehors.

La porcherie était derrière la maison, séparée du corps de ferme.

3) Les feux

Il y avait un poêle dans la salle-à-manger, avec des pierres autour. Ce fourneau-là chauffait le "poêle", où on se tenait, et il communiquait avec la cuisine (2). Il avait un escalier pour se chauffer (3). L'escalier se trouvait derrière, entre le mur et le fourneau. On chauffait au bois...

A la cuisine, nous avions un fourneau à quatre pots. On l'appelait le potager, cet espèce de fourneau bas. Il y en avait dans toutes les fermes. On y posait des marmites en fonte avec des anses de chaque côté. Il y en avait de partout des fourneaux comme celui-là, on y chauffait l'eau pour les bêtes et le petit lait...

On avait aussi un four à pain à la maison. On l'a démoli parce qu'il ne servait plus.

(1) Le "poêle" désigne la salle commune dans le patois du Val d'Orbey.

(2) Le poêle de la salle commune était en effet alimenté depuis la cuisine.

(3) Les degrés de cet escalier de trois ou quatre marches étaient réservés aux personnes âgées.

II. La lessive

— La lessive des draps se faisait deux fois l'an, en automne et au printemps. Les voisins s'entraidaient. On cousait des cendres de bois dans un sac. On versait de l'eau bouillante dessus, et on les faisait cuire avec le linge. Mais moi, je ne l'ai pas vu. C'était avant 1914. Les femmes lavaient, bien entendu. Il y avait un bac en grès dehors. On lavait dehors hiver comme été, de la bonne eau de source.

III. Les vêtements

— On n'allait pas à l'école. On n'avait que des sabots pour y aller. On n'avait pas de souliers, rien, pas de manteau. On n'avait pas froid comme maintenant. On était habitué au climat. Je ne me rapelle pas avoir eu un tricot. [Sur la tête] on avait un bonnet, une capuche. Ça couvrait bien les oreilles. Il y avait un petit bord, comme cela. J'avais même des sabots pour aller à la messe. On allait les acheter à Orbey. [Le curé, lui], avait des souliers.

— En semaine on portait des sabots et des bas noirs ou blancs qu'on faisait souvent soi-même. On achetait toujours des chaussures d'une taille ou deux au-dessus, pour qu'elles durent longtemps.

IV. Les repas

Chez nous, c'était quatre repas par jour. Mais chez d'autres fermiers, c'était cinq. Parce qu'ils mangeaient tôt le matin et re-déjeunaient à dix heures. Chez presque tout le monde on mangeait vers six heures du soir, on buvait du café au lait, on mangeait de la charcuterie et du fromage, avec du pain. On soupait après avoir soigné les bêtes, entre huit et neuf heures. On ne mangeait plus beaucoup à cette heure-là.

Il faut vous dire que le matin, on ne mangeait que de la soupe aux pommes de terre et qu'on avait déjà faim vers dix heures. C'est vers 1919 que cette soupe a été supprimée et qu'on a mangé le café au lait le matin. C'était plus nourrissant.

La choucroute, les pommes de terre étaient présents à tous les repas. On mangeait aussi la compliche (4), les choux-navets, les carottes, les légumes qu'on cultivait assaisonnés avec le lard, le jambon du cochon qu'on avait tué.

V. La fabrication du pain

— J'ai toujours fait mon pain. Je faisais le levain le soir. Je me levais à quatre heures. A neuf heures le pain était cuit.

— J'ai encore fait du pain. On avait une grande maie pour travailler la pâte, et des petits paniers, les "corbios". Je mettais six corbios et des fois une tarte avec.

VI. La conservation des aliments

1) Le cochon:

[On tuait le cochon]. On en tuait un au début et quand les enfants étaient grands, il fallait bien en tuer deux. Le boucher venait et puis c'était tout ... toujours en automne.

On faisait du boudin, on salait les jambons, et on les fumait. On faisait aussi de la gelée. (Pour saler les jambons) on les mettait dans une cuve. On mettait d'abord des petits bois dans le fond, et puis les jambons, les quartiers de lard, les banes (5). Un jambon, un quartier, et puis du sel. Et ainsi de suite. On mettait aussi des plantes, mais je ne me rappelle plus leur nom. De temps en temps, on arrosait le tout avec la saumure qui se formait. [On les laissait] huit, dix jours. La viande, ... moins longtemps, on la mangeait tout de suite.

Ensuite on pendait les jambons et les banes (5) dans la cheminée, et on les fumait. On brûlait du genévrier pour donner un bon goût.

(4) Feuilles vertes des choux conservées comme la choucroute.

(5) "Banes": quartiers de lard.

(6) Il s'agit de la sariette.

Il fallait beaucoup de choses aussi pour le boudin. Des pommes de terre d'abord ... coupées en petits carrés, ... des oignons, du poivre, du persil, du sang bien entendu et de la graisse grillée. Je crois qu'on appelle "l'herbe des tripes" ce qu'on mettait encore avec. C'est un genre de serpolet mais ... plus fort, qui fleurit violet (6).

On enfilait ça dans les boyaux du cochon qu'on avait nettoyés. Puis on les faisait cuire à l'eau. On les piquait pour qu'ils ne crèvent pas. Quand on voulait les servir on les grillait dans la poêle avec du saindoux ou du beurre. C'était le repas.

[Pour la gelée] on prenait la tête du cochon, les pattes, les oreilles. On les nettoyait comme il faut, on les désossait, on le faisait cuire, et on coupait le tout en petits morceaux. Puis on les mettait dans des assiettes, des plats, et ça prenait en gelée. Bien sûr on mettait des assaisonnements. Pour que ça prenne bien on mettait un poids dessus. C'était bien serré, bien ferme. Il n'y avait qu'à le mettre — dans un endroit qui n'était pas chauffé. Il fait si froid à ce moment-là, que c'était un frigo.

Le soir qu'on avait tué le cochon, on mangeait les rognons, des côtelettes. On faisait griller ça, c'était bon.

2) Les œufs:

— Il faut ramasser les œufs du Vendredi Saint. Il ne faut pas les mélanger aux autres. Ils se conservent jusqu'à la semaine sainte de l'année suivante, sans pourrir. Et puis ils préservent de l'orage. Et puis, vous savez, c'est sûr, il n'y a que les œufs du Vendredi Saint qui ne pourrissent pas.

— Chez nous, on avait l'habitude de conserver les œufs entre le 15 avril et le 8 septembre. Nos parents nous disaient que ça devait être entre les deux Notre-Dame. Ils se conservaient très bien. On les mettait dans du journal. Quand on voulait les servir, on les mettait dans une tasse, on les cassait séparément pour voir s'il y en avait des pourris. Mais c'était rare. On les gardait pour l'hiver, dans un endroit ni trop humide, ni trop chaud. Pas au jour. Ils se gardaient au moins deux mois.

3) La choucroute

Le coupeur de choux circulait en automne de maison en maison, vers la mi-octobre, avec son couteau en bandoulière. C'était une sorte de tablette en chêne, avec en son milieu, une ouverture fermée par plusieurs lames obliques. Sur la tablette coulissait une trémie, sorte de boîte carrée sans fond qui recevait le chou à couper. Avec un couteau spécial, incurvé, on enlevait le trognon du chou avant de le placer dans la boîte. On appuyait et de menues lamelles tombaient dans le cuveau.

Dans une tonne, on mettait une couche de sel, une couche de chou, du poivre en grain, des feuilles de laurier, et quelques clous de girofle toujours alternés. On couvrait d'une forte toile, d'un couvercle en bois, et de pierres bien lavées. Les choux fermentaient. La choucroute se mangeait un mois après.

Avec les feuilles vertes, les maîtresses de maison faisaient de la "compiche". Les feuilles coupées au couteau étaient traitées de la même façon que la choucroute.

4) Les Eg'nevèye (les navets sûris):

Dans un tonneau on met des navets qu'on a coupés avec un fer spécial. Une couche de navets, une couche de sel, jusqu'à ce que le tonneau soit plein et puis on met un couvercle avec une grosse pierre dessus. Quand on veut s'en servir, on les assaisonne comme la choucroute et on les sert avec des pommes de terre.

5) Le Munster:

On prend un chaudron en cuivre. On coule le lait passé avec de la jalousie dedans (la jalousie, c'est une plante des chaumes). On prend le lait qu'on vient de traire parce qu'il doit être encore tiède. On met de la présure, une cuillère. On remue le tout pour que le lait caille. On le coupe pour faire venir le petit lait. Quand il n'y en a plus, on le met dans de hautes formes, et après dans les autres formes. On le sale, bien sûr. Un jour on le sale d'un côté, et l'autre jour, de l'autre côté. Quand les fromages sont fermes on les lave. Ils attrapent du limon vous savez. Tous les deux jours, il faut les tremper dans du lait. Sinon, ils deviennent durs, ils se dessèchent. Il faut les humecter. Il faut bien quinze jours, trois semaines. Après on les met à la cave pour faire du vrai Munster...

Un "tournant", c'est une étagère pour mettre le fromage. C'était des étagères circulaires traversées par une grande poutre, du sol au plafond, et qui tournaient. Comme cela vous n'aviez pas à vous déplacer lorsque vous laviez les fromages.

6) Le vinaigre d'airelles:

Dans un sac mettre les fruits avec une pierre dessus. Le vinaigre coule. Remplir les bouteilles aux trois-quarts, et le reste avec du sucre en poudre.

7) La frênette:

Avec les feuilles de frêne, au printemps, je faisais de la frênette: Tremper les feuilles dans de l'eau, puis les mettre à fermenter avec du sucre et de l'acide tartrique. Passer le mélange en changeant de récipient.

VIII. Gastronomie.

1) La soupe de pommes de terre

— Chanson des pommes de terre:

Du temps du bon vieux père Simon,
Du temps du bon vieux père Simon,
On ne mangeait que du jambon (bis).
Maintenant qu'il est trop cher, eh bien!
On mange des pommes de terre, eh bien!
On mange des pommes de terre et vous m'entendez bien.

DU TEMPS DU BON VIEUX PÈRE SIMON

The image shows a musical score for the song 'Du temps du bon vieux père Simon'. It consists of three staves of music in 3/4 time. The lyrics are written below the notes. The first staff contains the title 'DU TEMPS DU BON VIEUX PÈRE SIMON' and the first line of the song. The second and third staves continue the melody and lyrics.

du temps du bon vieux per' si-mon du temps du bon vieux per' si - mon on ne man-
geait que du jambon on ne man-geait que du jam - bon main- te- nant qu'il est trop cher hé bien! on
mange des pom' de terre hé bien! on manges pom' de terre et vous m'ien-ten- dez bien!

— Autre version:

Qui veut entendre une chanson (bis)
Qui a été composée il n'y a pas longtemps (bis)
Et partout dans l'univers eh bien on mange des pommes de terre
Et vous m'entendez bien.

Pour bien commencer l'année (bis)
Il faut la commencer au mois de janvier
Jusqu'à la Saint-Sylvestre eh bien on mange des pommes de terre,
Et vous m'entendez bien.

Les bourgeois et les Bourguignons
Ils en plantent tous de grands cantons
Et pour faire voir qu'ils les aiment eh bien ils mangent des pommes de terre,
Et vous m'entendez bien.

Souvent l'enfant qui pleure
Et la mère pour le consoler
Et afin de le faire taire et bien on lui donne des pommes de terre,
Et vous m'entendez bien.

La maîtresse et l'amoureux
Etant assis au coin du feu
Contents de leurs affaires eh bien cuisent des pommes de terre,
Et vous m'entendez bien.

Louis-Philippe quittant Paris
Pour aller en Angleterre
Et pour aller plus vite eh bien les mange à moitié cuites,
Et vous m'entendez bien.

Le curé pour se distinguer
En fait cuire pour son souper
Et le vicaire qui les aime eh bien il mange des pommes de terre,
Et vous m'entendez bien.

Qui a composé la chanson,
Ce sont trois dragons de l'escadron,
Devant leurs bouteilles pleines eh bien ils mangent des pommes de terre,
Et vous m'entendez bien.

Dans le temps on n'avait pas de café le matin, on mangeait de la soupe aux pommes de terre. On mettait à cuire les pommes de terre avec du persil, on les coupait en tranches. Et puis quand c'était cuit, à côté on rôtissait de la farine. On mettait un peu de beurre dans la poêle, on remuait de la farine jusqu'à ce qu'elle soit un peu brune, alors on mettait un peu d'eau. Quand ça cuisait, on mélangeait avec les pommes de terre. On appelait ça la soupe noire. Ça donnait du goût et c'était pas compliqué.

On mangeait les légumes qu'on faisait pousser, à midi seulement. Le soir, on avait de nouveau de la soupe aux pommes de terre. Les hommes mangeaient du fromage avec. C'était du Munster. Ils prenaient une tasse de café souvent, après ça.

2) Le hogaye

Dans une terrine on met la farine, dans une autre petite casserole du lait, pour qu'il tiédisse, et alors j'ajoute une vingtaine de morceaux de sucre, de la levure de bière, et je fais délayer la levure de bière dans le lait, et je l'ajoute à la farine.

Il faut un kilo de farine à peu près, si je fais un "hogaye" pour une grande famille. Je mets encore du sel avec et je pétris cette pâte où j'ai mis encore deux œufs pour donner une belle couleur à la pâte. Et puis je pétris bien, j'ajoute de la farine s'il faut pour donner une consistance plus épaisse. Je tale comme si je faisais une tarte. La veille je prépare des fruits, des figues, des pêches séchées, des poires séchées aussi, des noix, tout ça macère dans du kirsch. Mais je mets aussi de la cannelle pour donner plus de goût et je laisse macérer une nuit. Je mets tout ça sur la pâte que j'ai préparée et je roule. Puis après je mets au four, et je laisse cuire. Souvent aussi, je mets un jaune d'œuf sur la croûte pour donner une belle couleur luisante. Voilà!

J'ai toujours vu faire ça chez mes parents et mes grands-parents au moment de Noël. Pendant la veillée de Noël on mangeait du "hogaye" et on buvait du vin chaud.

3) La tarte au fromage

On fait une pâte brisée, assez épaisse. Pour le fromage, c'est du fromage blanc. On met trois œufs dedans, et du sucre (au moins 150 grammes), de la vanille. Pour six personnes, il faudrait une livre et demie de fromage, ou un kilo, quelque chose comme ça. Ça dépend comme il est onctueux. Ça dépend de la grandeur de la tarte. Il faut la laisser cuire une bonne demi-heure, au moins. Ça devient bien brun dessus. Alors la tarte est cuite. S'il y a des bulles qui se forment, il faut piquer avec une fourchette.

4) Le vin chaud

On prenait un litre de vin, on mettait un peu d'eau pour qu'il ne soit pas si fort, de la cannelle, des citrons, de l'anis étoilé, du sucre, une quinzaine de morceaux, on le laissait cuire pendant cinq ou dix minutes, on le passait dans un tamis et on le mettait dans une cruche.



Paysan et son fils - daguerréotype - 1902 -
"Le paysan porte la blouse traditionnelle des pays d'élevage.
Son fils, par contre, est habillé à la mode bourgeoise".



Une famille paysanne - 1914 - 1918 -
"Tous les costumes sont de type bourgeois. On remarquera l'extrême
jeunesse du soldat en uniforma allemand".



Couples de paysans - avant 1900 - 1914 -

"Il s'agit de costumes du dimanche avec lesquels on va à la messe (l'une des femmes tient un missel). L'une des femmes porte la tenue d'hiver qui comporte un bonnet noué sous le cou par un large nœud, un casavec, une jupe et un grand tablier. L'autre, dans une tenue d'été, porte juste un corsage et une jupe de couleur sombre. Les deux hommes sont vêtus, à la mode bourgeoise, d'un costume avec gilet et de chaussures. La chaîne de montre est mise en valeur. Dans les deux cas l'homme est assis et la femme debout, marquant ainsi la supériorité de l'un sur l'autre dans le couple".



Couple de paysans et leur fils - 1914 -

"Pour les hommes la tenue de travail comporte une veste de grosse toile, un pantalon de toile ou de velours côtelé et des sabots. La femme est habillée d'un corsage à plis, d'une jupe, d'un grand tablier à carreaux et de souliers".

Les paysans et les autres

Les gens bien étaient le pharmacien, le médecin, le notaire, les bouchers, toujours les premiers. Les commerçants avaient une bonne place, les commerçants, les artisans. Après venaient les cultivateurs. Après, c'était l'usine, en dernier.

I. Les paysans

Chez lui on ne parlait que le patois, on lisait très peu, on mettait la soupière sur la table et chacun y trempait sa cuiller et son pain, on s'habillait sans aucune recherche.

On s'imagine mal aujourd'hui jusqu'où pouvait aller cet amour de la terre... Pour comprendre, il faudrait savoir combien de peine et de sueur leur avait coûté à eux ou à leurs ancêtres, le défrichement de ces terres de montagne. Les hommes avec des hottes, les femmes avec des paniers, ils avaient ramassé les pierres, construit des murs dont beaucoup ont disparu, ils avaient arraché ronces et épines, le plus petit bout de terre était précieux.

1) Une ferme:

Dans ces huit hectares, il y avait deux hectares et demi de terres labourables, trois quarts d'hectare de landes, un hectare de terrains irrigables, et le reste, c'était des terres à foin. Il y avait cinq hectares et demi de forêts, des châtaigniers, des pins mélangés, et puis du sapin. Nous avions deux chevaux, une dizaine de vaches, et assez de porcs, quatre, pour nourrir la famille, et on en vendait aussi. On cultivait surtout du seigle, peu de froment, de l'orge, de l'avoine, des pommes de terre, pour nous, pour les cochons, et puis on en vendait.

On variait les plantations. C'était l'assolement. On semait aussi du trèfle. Quand on le retournait, ça faisait de l'engrais vert. La luzerne ne réussissait pas bien ici.

2) Les travaux au fil des jours

Le lever avait lieu en moyenne à six heures. On soignait les bêtes jusqu'à huit heures. A huit heures, c'était le déjeuner. Après, chacun partait dans les champs, selon les saisons. Au printemps on labourait les terres et on semait l'orge et l'avoine, la plantation des pommes de terre venait ensuite, et après la fenaison, et puis la récolte des cerises pour la distillation. L'été venait et c'était la récolte des céréales. Après la moisson on faisait les regains, puis on récoltait les pommes de terre. L'automne venait, et on faisait les labours d'automne. L'hiver, c'était conduire le fumier sur les prés, on l'épandait. Et puis on faisait aussi le bois de chauffage. On se couchait vers dix heures du soir. On soupait tard, quand il y avait du travail dans les champs en été. Après le souper on était fatigué, on se couchait. En hiver, on faisait quelquefois un brin de lecture.

3) Le progrès

En 1926, on a eu l'électricité dans la commune. Alors, on a acheté, de rencontre, une machine à battre qui marchait à l'électricité. On a acheté une faucheuse pendant la guerre de 40. Une faucheuse à cheval. En 48, on a acheté une faucheuse à moteur. C'est difficile d'utiliser ces machines-là quand les pentes sont trop raides.

4) La vente des produits

— On vendait. Il faut vendre pour vivre. Pour vendre les produits de la ferme, le fromage par exemple, le marchand de fromage passait. On a eu S. aux Basses-Hutttes qui est venu pendant vingt ans chercher le fromage. Il venait tous les quinze jours. Si on vendait des pommes de terre, on venait au marché à Orbey ou chez les habitants. Mon grand-père, lui, vendait au marché de Kaysersberg, du foin, de la paille, des liens d'osier pour attacher les vignes, du fromage. Pour les bêtes, les marchands passaient à la ferme. Il n'y avait pas de foire à bestiaux. L'achat et la vente se faisaient par l'intermédiaire des marchands de bestiaux, qui étaient tous des Juifs. Pour la région, c'était S., d'Orbey, L. de Lapoutroie.

Les rapports entre les paysans et les "Juifs" étaient plutôt bons. On se tutoyait, on se tapait sur l'épaule, on échangeait des quolibets... en patois, mais la confiance ne régnait pas toujours. On racontait que ces "Messieurs" gagnaient des indulgences quand ils trompaient un catholique... Si on achetait les bêtes à la ferme, on les payait aussi moins cher qu'auprès des Juifs... En 1920, une vache se vendait dans les 1200 francs. Le quintal de blé, 90 francs le quintal, le seigle, 60 francs, un munster, entre 4 à 6 francs la livre.

5) Autres activités

J'étais le plus jeune d'une famille qui comptait dix enfants. Ils étaient tous à la maison. Il y avait Jules et André qui faisaient du voiturage avec deux chevaux. Ils conduisaient le bois de grume. Pour les travaux saisonniers, ils restaient à la maison. Ils allaient aussi labourer pour les voisins, parce qu'il n'y avait pas beaucoup d'attelages en ce temps-là. Les petits cultivateurs avaient deux ou trois vaches mais pas de chevaux, ni de charrue. Ils transportaient aussi de la marchandise, pour les épiciers. Ils allaient chercher de la paille, des betteraves fourragères, du foin pour les voisins. Souvent c'était moi qui allais à la place d'André...

Dans la plupart des familles, on était aussi bûcheron. Une petite culture faisait vivre et à côté on exerçait le métier de bûcheron de père en fils. Il y avait du travail pour tout le monde parce qu'on allait travailler dans les communes limitrophes, Kayzersberg, Ammerschwih, Orbey... Il y avait plusieurs équipes de bûcherons. Et puis l'usine Herzog à Orbey existait avant la guerre de 14. Beaucoup de filles de Labaroche y allaient. Elles descendaient par le raccourci, à pied et en sabots. Il y avait des scieries dans presque toutes les communes. Oui, il y avait du travail pour tout le monde. En 1928, il y a eu sur place la scierie Goult-Demangeat à Labaroche, donc du travail sur place. L'usine textile Herzog a fonctionné vers la même date.

6) La succession

Les vieux restaient sur la ferme. Ils travaillaient avec les enfants. La ferme se vendait à l'un des enfants et les parents restaient avec, surtout si c'était le dernier qui se mariait. Ils continuaient à faire ce qu'ils pouvaient faire pour aider les jeunes. C'était le régime patriarcal. Il y avait quelquefois trois générations qui habitaient la même ferme.

II. Les gens du bourg

Leur vie était assez différente de celle des paysans... On se nourrissait mieux, on lisait les journaux, on bavardait avec les voisins.



Vues d'Orbey.

"Au centre du bourg, sur la place du marché, se regroupent les maisons des artisans et des commerçants".

1) Les artisans

— Dans le quartier, il y avait deux couturières, deux modistes, une repasseuse, trois aubergistes, deux forgerons, deux menuisiers, un boulanger. Tout ce monde-là n'était pas toujours d'accord, tant s'en faut. Même à la fin du siècle dernier, il y avait un sabotier qui fabriquait des sabots sur mesure, à la main — des spécimens sculptés et vernis pour aller à la messe le dimanche — un charron s'occupait à faire des charettes, des tombereaux — le tonnelier confectionnait des tonneaux, des barattes, des barils — un horloger réparait nos pendules — trois couturières cousaient les toilettes de la vallée.

— Il y avait deux couturières renommées au village... L'une plus moderne, plus raffinée, dont la clientèle était aisée. L'autre habillait les gens de ressources moyennes. Quant aux pauvres, ils se contentaient de petites couturières qui cousaient à la journée dans les maisons. Des voituriers débardaient les grumes pour la scierie. Ce n'est qu'en 1926 qu'on a commencé à transporter les grumes par camions... Le père d'E.M. fabriquait des chasse-navette en bois de frêne pour les métiers à tisser. Tous les tissages de la région s'alimentaient chez lui. Dans la même rue, R.D. fabriquait des sabots. La première machine donnait la forme tandis que l'autre faisait le sabot. Il y avait déjà un progrès, parce qu'avant, tout se faisait à la main: couper le bois sur mesure, le fendre avec le coin, le dégrossir à la hache et au paroir (en patois "le fiasse"), le creuser avec la cuiller ("lé losses"), les arranger avec le grattoir et terminer avec la peinture.

Les mentalités étaient différentes. Son beau-père, charron lui aussi, avait fait le tour de France comme "Compagnon" avant de s'installer à son compte. Chez eux on ne parlait pas de sorcières, de revenants, etc... Les conversations portaient sur autre chose: le métier, la politique, la vie en France..., la contrebande..., tout à fait florissante... Ah! Ces histoires où on avait réussi toujours à rouler les douaniers! Les hommes faisaient un trafic d'eau-de-vie et de tabac, les femmes emportaient du beurre et revenaient avec du chocolat, du café, et bien d'autres choses qu'elles cachaient sous leurs jupes... Les hommes passaient avec des charrettes de paille ou de foin pour les gros transports... Mais le plus souvent c'était dans une hotte sur le dos, mais alors, il fallait absolument éviter de rencontrer les douaniers.

Le menuisier

— Généalogie:

— Joseph Simon (1847-1883) - Thérèse Petitgenez (1845-1935) —
Joseph (1872-1951) menuisier (1 enfant, Maria).
Léon (1873-1947) agriculteur (sans enfants).
Aloyse (1874-1959) menuisier (3 enfants: Aloyse, Henri, Paul).
Séraphin (1876-1973) agriculteur et menuisier (célibataire).
Emile (1878-1915) (célibataire).
Appoline (1880-1953) (célibataire).
Joséphine (1881-1976) épouse Dumoulin (sans enfants).

— Aloyse Simon (1874-1959) menuisier -Armandine Laurent (1890-1949) —
Aloyse, né en 1913, menuisier à Remomont, sans enfants.
Henri, né en 1919, menuisier à Orbey, trois enfants (Nicole, Martine, Jean).
Paul, né en 1923, menuisier à Orbey, quatre enfants (Armand, Georges, Roger, André).

Joseph Simon puis ses sept enfants vécurent et travaillèrent à Remomont dans l'actuel domicile de M. Aloyse Simon fils, et dans la ferme située un peu plus haut, sur le chemin de Saint-Genest.

Aloyse Simon père, se maria et s'installa à Orbey, 15, rue Charles de Gaulle, en 1911. Ses enfants Henri et Paul y résident et y travaillent toujours. Son fils aîné Aloyse se maria et s'installa à Remomont en 1939. Il y succéda à son oncle Joseph.

C'était l'oncle Joseph le plus vieux, et puis Papa. Moi j'ai commencé en 1927, tout de suite à la sortie de l'école. J'avais 14 ans. L'apprentissage allait assez bien. J'avais commencé avec la petite armoire qui est en haut.

1) Les outils

A part les machines portatives, l'atelier était équipé comme maintenant, la raboteuse, la scie... puis des outils: les ciseaux, les gouges, le rabot, la varlope. Ça ne change pas. Mais la ponceuse n'existait pas. Il fallait tout poncer à la main, prendre le rabot. Il y avait même tous ces vieux rabots que je n'ai vraiment presque jamais servis. Oh, pour faire les moulures, je les ai encore servis au début, car les oncles n'avaient pas de toupies comme chez nous et on devait tout faire à la main avec des rabots de tous les profils.

Il y a encore un changement important. C'est le séchage du bois. Il fallait avoir du bois pendant des années et des années. Tandis que maintenant il y a des séchoirs. Ils le mettent deux ou trois semaines, suivant l'épaisseur, et ils peuvent le travailler. Il n'y a pas besoin de stock.

2) Les commandes

Quand il y avait une commande, les jeunes mariés venaient et disaient: on veut une armoire, un lit, et il n'y avait pas de style. Une armoire, on demandait si c'était à colonnes ou sans, et puis c'était tout. On faisait ensuite le lit à peu près assorti. Le menuisier avait son modèle, à peu près toujours le même. A partir de 1931, on a eu un catalogue et on faisait les chambres à coucher ou les salles à manger d'après le catalogue. C'était surtout en sapin, et non en bois dur. Ils n'avaient pas l'argent comme maintenant. Pour les jeunes mariés on faisait surtout la chambre à coucher, la cuisine (un buffet, une table), de temps à autre une salle à manger, c'était déjà plus rare.

Moi, je préférais le meuble, c'est plus intéressant. Tu as plus de satisfaction si tu as fait une belle chambre à coucher, une salle à manger... Tu es content, content de toi. La sculpture, j'aime bien. J'essayais dans une planche pour faire une rose, une marguerite. Au début, elles sont plus ou moins tordues. Et puis à la fin, il y a le coup de main. Là, c'est surtout le dessin qui compte. Si tu as le dessin bien fait, après il n'y a plus que le relief, savoir faire ressortir. Pour faire une armoire il faut un plan. Il fallait prendre un crayon et dessiner d'abord au 1/10^e, au 1/20^e, cela dépend. Après, quand c'est bien dessiné, on fait le plan grosseur nature, sur une planche, pour avoir tout juste. Il faut faire la feuille de débit, tous les bouts de bois qu'il faut... A la fin cela donne une armoire, un buffet... Avec une planche, un tronc, il faut sortir une salle à manger!

Avant guerre on ne faisait guère que du meuble, ou une fenêtre, une porte pour un client. Mais une construction vraiment, une maison complète, c'était assez rare. On en a fait deux ou trois, mais en général, il s'agissait de réparations. Quand il fallait faire un parquet, un plancher, comme on disait, ils allaient à la ferme. Alors ils avaient les planches, les rabotaient sur place, au grenier, même la rainure et les languettes. Tout se faisait chez le client. Le fermier avait son bois qu'il faisait scier et entreposait dans son grenier. Il appelait ensuite le menuisier pour qu'il vienne faire le travail sur place. C'était beaucoup plus dur.

L'oncle Joseph ne faisait pas seulement la menuiserie. Il tapissait, encore. Il faisait le peintre parce qu'il y avait pas de peintre à ce moment-là.

3) Apprentissage et organisation du métier

J'ai travaillé chez grand-père de 14 à 26 ans, cela fait douze ans. J'y ai gagné le brevet de compagnon, puis de maîtrise. Pour le brevet de compagnon, il fallait faire trois années d'apprentissage, puis une pièce d'épreuve. Pour le brevet de maîtrise, il fallait aller en classe, je ne me rappelle plus exactement, un jour ou deux par semaine pendant six semaines, et puis on passait l'examen. On le passait pour avoir des apprentis.

Ici, à Orbey, la plupart des six ou sept menuisiers étaient seuls. Chez nous on était trois fils. Avant il y avait des ouvriers, mais jamais plus de deux. On avait aussi trois apprentis.

4) Les conditions de travail

Les journées de travail commençaient à 6 heures, 6 heures et demie, jusqu'à midi. Pas de vacances, pas de samedi, et puis pas de sous! On n'était pas payé. Ce n'est pas comme maintenant. Les jeunes reviennent avec leur paie et puis l'ont pour eux. Tandis que nous on avait cinq petits francs le dimanche. Une fois revenu de soldat, on avait dix francs par dimanche. Et même les enfants qui étaient payés, devaient donner la paie aux parents. Ils avaient quelques sous pour le dimanche. Et ceci jusqu'à notre mariage, jusqu'à 26 ans. Les parents n'étaient pas obligés d'assurer leurs enfants. Pour un étranger, si: il y avait la caisse des malades de Lapoutroie. Pour la retraite on collait des timbres sur une carte. Je me rappelle, vers les années vingt, on payait un ouvrier 4,50 francs de l'heure et on facturait 5 francs.

L'artisan était quand même plus que maintenant. Ce n'est plus pareil.

2) Les ouvriers

— Une autre partie de la population descendait à la cartonnerie d'Alspach. On se déplaçait à pied, car les cars de ramassage n'existaient pas.

— Ses contacts avec les ouvriers et les ouvrières la firent pénétrer dans un monde qui lui était étranger. Ces gens qui commençaient leur travail à six heures du matin avec une pause d'une heure pour les hommes et de deux heures pour les femmes, et qui terminaient à sept heures du soir, tous les jours sauf le dimanche, ça lui paraissait dur. Leur langage, parfois un peu grossier, du moins chez certains, la choquait un peu ainsi que leurs mœurs assez libres mais, pour elle, la promiscuité et la monotonie expliquaient bien des choses... Si les paysans dans l'ensemble ne faisaient pas fortune, (encore que des bas de laine existaient dans plusieurs endroits) les ouvriers ne pouvaient guère mettre de sous de côté. Ils travaillaient dur pour un maigre salaire. Au départ, ils étaient venus de la classe paysanne pauvre. Ils étaient obligés de travailler, mari et femme, pour avoir une vie décente. Leurs enfants étaient mis en "pension", la plupart à Labaroche depuis l'âge de six semaines jusqu'à leur scolarité. Puis les enfants du village, où les parents allaient déjà à l'usine, devenaient ouvriers. (On embauchait les enfants à partir de douze ans). Cela continuait. Dans les familles de cultivateurs, aussi, quand il y avait trop d'enfants. Il suffisait qu'il en reste un ou deux, à la ferme, et les autres allaient à l'usine.

Une ouvrière du textile

Je suis entrée à l'usine le huit février 1926. J'avais quatorze ans. Mon premier travail a été de dévider des échevettes de soie, qui donnent des bobines. Ces bobines vont à l'ourdissage, c'est-à-dire qu'elles servent à préparer la chaîne pour le tissage. Sur l'ourdisseur nous mettions 480 bobines qui sont rassemblées dans de petits trous qui se terminent par le peigne. Le peigne se roule sur un gros rouleau. Quand il y en a une quinzaine — le nombre dépend de la largeur du tissu — ça fait une bande qui s'enroule sur un "ensouple", c'est-à-dire un rouleau qui ramasse cette chaîne qui va au rentrage. Au rentrage, il faut de nouveau rentrer les fils dans les lamelles. Quelquefois il fallait compter une journée, quand il y avait des dessins, par exemple pour les parapluies de couleurs. C'était ma spécialité. Si on se trompait, ça se voyait dans le tissu. Il ne fallait pas être distraite. Cette chaîne, partie du rentrage, allait au tissage. Là, si quelque chose n'allait pas, c'était de notre faute. Nous étions grondées par le contremaître. Si c'était grave, nous étions appelées devant le directeur. Ça ne m'est jamais arrivé!

Nous faisons des tissus de soie naturelle qui partaient chez les grands couturiers à Paris. Nous recevions la soie du Japon. Elle arrivait en rouleaux, et il fallait les dévider sans faire trop de dégâts, c'est-à-dire sans qu'il y ait trop de déchets. Quand il y avait trop de déchets on les camouflait, parce que c'était déduit de notre paye. On nous pardonnait la première fois, mais il ne fallait pas recommencer. Les écheveaux qui nous arrivaient étaient quelquefois très embrouillés, c'était difficile de tout avoir.

Après, on a travaillé avec de la soie artificielle qui nous venait de Lyon. C'était pendant la guerre. Quand nous n'avons plus eu de soie naturelle, les Allemands ont mobilisé l'usine pour faire des parachutes. C'est eux qui nous contrôlaient. On faisait exprès de ne pas comprendre ce qu'ils nous disaient. Pour dire bonjour nous disions "Gute Nacht". Et puis nous faisons exprès de ne pas avancer dans le travail. On ne travaillait pas de bon cœur...

C'était donc après la guerre qu'on a travaillé la soie artificielle. On a même fait de la laine de verre. Ça, c'était difficile! Oh! que c'était pénible! Il fallait prendre une douche tous les soirs. Les douches étaient bien installées à l'usine Herzog. Il y avait tout ce qu'il faut pour se nettoyer. Les débris de verre donnaient des anthrax. Personne ne voulait faire ce travail-là. Mais il fallait bien!

Nous étions sélectionnées pour aller à l'ourdissage. C'était des tâches choisies que tout le monde enviait. Pour nous choisir on se basait sur la propreté des bobines, que nous faisons au dévidage, sur le rendement aussi. Il fallait être lestes et adroites. Le contremaître-chef et la contremaîtresse repéraient les plus lestes et les plus adroites. J'avais sur une grande carte tous les fils qu'il fallait employer, et la contremaîtresse venait voir si je les avais bien placés. Quand on faisait du blanc c'était plus facile mais on était moins payées.

Plus le travail demandait d'attention et de précision, plus on était payé. Celles qui n'étaient pas lestes allaient sur les petites machines. Après la guerre on a eu des machines automatiques, alors c'était plus facile.

L'usine Herzog d'Orbey a été fermée en 1958. Le directeur c'était M.S., d'Orbey. Les contremaîtres étaient aussi d'Orbey.

On commençait à sept heures jusqu'à onze heures et de une heure jusqu'à cinq heures. On travaillait le samedi matin jusqu'à neuf heures. Ça nous faisait 48 heures par semaine. On gagnait deux-cent-septante-sept francs par quinzaine. Je sais que nous avons travaillé, mon mari et moi, pendant trois ans pour nous acheter notre salle à manger. Elle coûtait 4 800 francs en 1936.

Quand il a fallu travailler en équipes c'était dur. Quand on travaillait à Logelbach (après la fermeture de l'usine d'Orbey) il fallait prendre le car à quatre heures du matin. En hiver ce n'était pas drôle. Si on ratait le car de l'usine il fallait prendre le régulier de six heures, alors on arrivait en retard... On ne déduisait pas le retard du salaire, parce qu'à Logelbach, on était payées à l'heure. Je ne sais plus combien, mais on était bien payées. Ce qui nous gênait à Logelbach, c'est le dialecte. Nous, nous ne savions que le français et le patois... Les ouvrières du canton welsche étaient assez mal vues.

Nous étions 400 ouvrières environ. Il n'y avait pas de rivalités entre nous, on ne se déchirait pas. On n'avait pas le temps de faire des bavardages pendant le travail. Il y avait bien sûr quelquefois de petites histoires, mais ça durait pas... Il n'était pas question de syndicats ni de grèves. Après là guerre, il y a eu un peu de remue-ménage, mais monsieur S. n'a pas accepté. On se contentait d'avoir une paie régulière. Tout le monde était bien traité. Et puis on avait des avantages. Ceux qui étaient logés par l'usine ne payaient presque pas de loyer. On donnait 4,50 francs de loyer pour un deux-pièces cuisine. On ne payait ni eau, ni électricité, et on avait un jardin! On avait peur d'acheter une radio de peur d'user du courant supplémentaire. On n'osait pas acheter de voiture de crainte que monsieur S. ne nous croie trop riches.

Maintenant que je suis en retraite, j'oublie tout le mal que j'ai eu. J'ai une bonne pension, c'est l'essentiel!

III. Les marginaux

1) Le Ploun

Le "Ploun" était un Juif, un colporteur. Il arrivait, il avait de toutes sortes, mais il vendait principalement des bandes de feutre. C'étaient des chutes où l'on faisait de gros vêtements. Et il vendait ça. On en faisait des chaussons. Dans le temps on faisait beaucoup de chaussons. Il avait un mètre qui servait pour porter le "ploun". Alors il disait, il causait un peu le patois: "il vous faut rien aujourd'hui", "y vous faut ri, mais sia, mais sia", qu'il faisait. Alors il déballait malgré qu'on ne voulait rien et il montrait qu'est-ce qu'il avait. Il avait des chemises... C'était pas un "petley" (1), c'était le "Ploun". Il allait de maison en maison.

Plus récemment, il y avait le Caïfa.

Pour parler du "Ploun". Il y en avait un qui vendait des "bon dieux". Il disait (chanson):

"Y en a des bons dieux,
Y en a des verts, des rouges, des bleus,
C'est tous les mêmes diables".

(1) Mendiant

- Complainte du Juif Errant:

Est-il rien sur la terre qui soit plus surprenant
Que la grande misère du pauvre Juif Errant,
Que son sort malheureux triste et fâcheux.

Un jour de la ville, de Bruxelles en Brabant,
Des personnes civiles, l'accostèrent en passant
Car jamais n'avaient vu un homme aussi barbu.

Un vieil habit difforme et tout mal arrangé
Leur fit croire que l'homme était un étranger
Portant comme ouvrier, un simple tablier.

Ils lui dirent: "Bonjour Maître, de grâce accordez-nous
La satisfaction d'être un moment avec vous,
Ne nous refusez pas et retardez vos pas.

Pour peu que vous allèche, vénérable vieillard,
Ce pot de bière fraîche, prenez-en votre part,
Allons, réglez-vous pour notre joie à tous..."

... Ma tante ne savait pas tellement de couplets mais elle m'a dit qu'il y en avait plus de trente.

LE JUIF ERRANT

est il rien sur la ter-re qui soit plus sur-pre nant que la gran-da mi-sè-re du
pau-vre juif er-rant, que son sort mal-heu-reux pa-rait triste et fa-cheux

- 1) Un jour pres de la ville, de Bruxelles en Brabant
des personnes civiles l'accosterent en passant
car jamais n'avaient vu un homme si barbu
- 2) Un vieil habit difforme et tout mal arrangé
leur fit croire que l'homme etait un etranger
portant comme l'ouvrier un simple tablier
- 3) Ils lui dirent "bonjour maître, de grâce accordez-nous
la satis-faction d'être un moment avec vous
ne nous refusez pas et retardez vos pas"
- 4) Pour peu que vous allèche, venerable vieillard
ce pot de bière fraîche, prenez-en votre part
allons, regalez-vous pour notre joie à tous

2) Les mendiants

- Le mendiant (chanson):

Je vais mon train, toujours en mendiant mon pain,
Je vais mon train (refrain).

Je n'ai qu'une chemise comme un vrai mendiant,
Beaucoup de gens bien mis n'en ont pas même autant.

Chaque sam'di je me change rien qu'en la retournant
Elle est toujours bien blanche...

LE MENDIANT

je vais mon train tou- jours en men- di ant mon pain je vais mon train, je
chaque
n'ai qu'une che- mi- se pour un vrai men- diant
sam' di je me change rien qu'en la re- tour- nant , elle est tou- jours bien blanche

- Les "Plettley"

Chaque village avait les siens. Certains dépassaient volontiers les limites, d'autant plus que les fermes dispersées à flanc de montagne ne connaissaient pas de frontières. Les plus accueillantes étaient connues à plusieurs lieues à la ronde. L'une d'entre elles, située entre Lapoutroie et le Bonhomme, dans une faille du massif du Brézouard, était la providence des affamés et des sans-logis. Il y en avait toute une ribambelle... La mendicité étant interdite, certains se faisaient colporteurs. Chacun avait son surnom... plus ou moins honorable ou cocasse.. Il y avait "Baume de soufre" qui vendait des images de Sainte-Agathe pour suspendre aux portes des étables pour protéger le bétail contre les maladies et les mauvais sorts... "Pàche-arailles" (perce-oreilles) qui proposait de la poudre pour évacuer les vers intestinaux et de la saccharine qu'il cherchait à Fraize. "Guelef" (gourmand) vendait des balais de "scouto", faits avec des genêts ou des branches de bouleau. "Bon Dù Sonnette" (Bon Dieu Sonnette) offrait de la gentiane cueillie sur les pâturages des crêtes et des billets de prière. On trouvait aussi des vendeurs de fil (Grandaiguilles). D'autres comme Herquey, Pipos, l'Assermentey, Colas Messieux, Grande Pilaye (Grande Jambée), Tchanguinot, et d'autres... mendiaient tout simplement. Chacun allait son chemin, solitaire, jaloux. La plupart étaient célibataires. Tous ou presque allaient munis d'une canne, d'un couteau, et d'un gobelet, coiffés de feutres sans couleur et sans forme, les pantalons souvent trop larges, liés en dessous du ventre, par une ficelle... et des vareuses brunes ou noires aux boutons dépareillés, trop grandes ou étriquées, leurs sabots cloutés ou leurs gros souliers difformes dont parfois la boue bouchait les trous... Les uns étaient polis, les autres moins, certains pouvaient devenir grossiers. Certains "pettley" disaient en partant: "Dey vo gare" (Dieu vous garde).

- Lè Podère dè Pioue (la mendiante de la pluie)

On l'appelait "Lè Podère dè Pioue" ou "Marie de Pioue". Etait-ce la même personne? Peu de gens se souviennent de son visage, dissimulé par un fichu de coton plié en triangle, gris ou noir comme sa jupe et son cazavèque (sa jacquette), comme aussi son cabas qui ne la quittait pas.

Elle marchait lentement, le dos courbé, en s'appuyant sur une canne. Elle servait de baromètre... Quand on l'entendait à peine, c'est que le temps resterait stable ou beau, si elle parlait tout haut d'une voix irritée, c'est qu'un changement allait se produire et si elle brandissait sa canne en prononçant des paroles incohérentes, c'est que l'orage ou la tempête étaient dans l'air...

Quand il y avait un banc devant les maisons, elle s'y asseyait et attendait qu'on lui apporte à manger ou qu'on l'invite à entrer. Elle prenait le plus souvent un bol de soupe avec un morceau de pain. On lui donnait aussi un bout de viande ou de lard que parfois elle préfèrait emporter. Dans ses mauvais jours, elle refusait la nourriture qu'on lui offrait, allant jusqu'à maudire tout le monde. Au contraire, dans ses bonnes périodes, elle priait Dieu de récompenser ses bienfaiteurs.

3) Les pauvres

— Grand-père avait deux vaches, trois chèvres, et des lapins, les voisins aussi. En plus il était sabotier... Il était aussi un peu boucher, comme plusieurs autres. Les gens du quartier lui apportaient leurs cabris et leurs lapins pour tuer. Certains allaient à domicile. Le dimanche il faisait le coiffeur, il coupait les cheveux aux voisins. C'était une vie paisible, mais bien sûr personne n'a fait fortune.

— Il arrivait aussi que des mères de famille avec de jeunes enfants accrochés à leurs jupes mendient de la nourriture comme du pain, des pommes de terre, des noix, du lard, pour emporter chez elles. Il y avait beaucoup de pauvres misérables chaumières abritant des familles nombreuses ayant une ou deux chèvres que le mari domestique ou journalier, le plus souvent alcoolique, n'arrivait pas à faire vivre. Ces gens-là faisaient partie d'une autre catégorie, ils n'appartenaient pas aux "Pettley".

— Au temps de mon père, au siècle dernier, il y avait beaucoup d'indigents à Labaroche. Sur 2000 habitants, il fallait bien compter 500 pauvres, mais vraiment pauvres. Il n'y a pas beaucoup de terres cultivables à Labaroche. Et puis il y en a qui ne savent pas s'arranger pour mettre de l'argent de côté. Ils vivaient avec une ou deux chèvres, travaillant par-ci, par-là, ils allaient mendier, beaucoup d'enfants mouraient tout petits. Les plus riches leur donnaient toujours quelque chose. Du pain, un morceau de lard. Mon père nous racontait qu'un lundi de fête, il y en avait onze qui étaient venus mendier chez lui. Mon père essayait de donner un peu de travail à quelques-uns pour avoir l'occasion de leur donner une pièce de monnaie et un peu de ravitaillement. Ils faisaient corps avec la population.

Chanson: — La chanson du vieux troupiér de Fréland —

- I. Que devenir sur terre, à présent,
Je suis dans la misère, sans argent,
Partout crédit est mort, indigence est mon trésor,
Je n'ai plus aucun support, ô pitoyable sort.
- II. Pour faire ribote à crédit,
J'm'en vais trouver mon oncle, qui me dit:
Il te faut de l'argent, si tu n'en as pas va-t-en,
Plus de crédit à présent, il faut payer comptant.
- III. J'ai vendu ma culotte et mon bonnet,
Aussi ma redingote et mon gilet,
Mon caleçon a été vendu, me voilà le cul tout nu,
Je n'ai plus de superflu et c'est d'avoir trop bu.

j'ai ven-du ma cu-lotte et mon bon-net, aus-si ma re-din-gote et mon gi-let
mon cal'son a é-té ven-du, me voi-là l'der-nière tout nu je n'ai plus de
su-per-flu, et c'est d'a-voir trop bu!

Vivre ensemble

I. "Les loures" (1)

— Vous savez, je suis né à la Chapelle en 1894. Après, mes parents ont déménagé au "zembé". L'hiver, comme il n'y avait pas d'autos pas de télé, on allait aux veillées chez les voisins. J'allais sur le Mont, au Coq Hardi, le Grand Trait, le Brézouard, toujours aux veillées.

— Lo "pal" (2), la pièce à côté de la cuisine où on se réunissait s'appelait "lo pal", "lo pal de loures". Les loures c'étaient les veillées. "Couaraye" c'est le bavardage.

— On jouait de l'accordéon, on jouait aux cartes. A la bête on donne chacun trois cartes et on en met trois. On retourne les cartes et on regarde, si on a du jeu pour jouer. Et alors on joue. Celui qui a perdu c'est la bête. Il y avait toujours un peu d'argent.

— Mon père chantait toujours un truc qui était affreusement triste, mais sur un rythme sautillant de valse... et moi je riais comme une folle.

— La poitrinaire

Adieu cher père, adieu chère mère,
Adieu chers frères, adieu chères sœurs,
Adieu compagnon chéri,
Adieu, je sens qu'je vais mourir.

En passant sur le cimetière
Ne foulez pas mes ossements,
Seulement dites une prière
Pour la fille qui meurt à vingt ans.

— Les femmes prenaient leur rouet, elles filaient la laine en bavardant, elles tricotaient, elles chantaient.

LA POITRINAIRE

A - dieu cher père , A - dieu chère mère a - dieu cher frère A - dieu chère
sœur A - dieu com - pa - gnon che - ri , A - dieu je sens que j'vais mou - rir
en pas - sant sur le ci - me - tière , na fou - laz pas mes os - se - ments
Seu - le - ment dites u - ne pri - ère pour la fille qui meurt à vingt ans

(1) Loures: veillées.

(2) Pal: poêle. Par extension: "Salle commune".

— Chanson du rouet

Thème:

un jeune homme vient avouer son amour à sa belle. Il la trouve en train de filer. Le fil se casse et la jeune fille se fâche tout rouge. Le jeune homme surpris et dégoûté s'en va sans dire son amour.

Refrain:

Encore un tour de rouet
Rouet rondondaine,
Et j'y dirai mon secret,
Rouet rondondon.

Dernier couplet:

Le bonheur à quoi tient-il
Dans plus d'un ménage,
A un fil, rien qu'à un fil,
Et pas davantage.

Dernier refrain:

Finis les tours de rouet
Rouet rondondaine,
J'y dirai pas mon secret,
Rouet rondondon.

Partie d'une chanson pour deux personnes différentes se répondant:

Anne-Marie ou Anne-Catherine,
Je vourèi bé a vé le-ch dé ri.

Ceci est chanté par un jeune homme. Une jeune fille lui répond:

Än té dro pu dé vir de-ch
Än té dro lèi d'che-r dans le-ch.
Maïa qué la pèssè mè noeil.

Le jeune, baissant la tête, déclare:

Tche-n mèrèi mi tant rèmused
Ce ès tu les aut qué ma rèni
E volà lo fe d'Josson Kollitch
En mintchan dou, tra gollaï de pain.
Tché par ma fou kabi faim.

Et alors le chanteur exprime les plaintes en ce qui concerne la vie journalière:

Lo mèti è lè besogne
S'nas offance nos i allo.
Lo sa quat no reveno
No sa kabi so ma grollè.

— Anne-Marie ou Anne Catherine,
Je voudrais bien qu'on m'ouvre la porte.

— On ne devrait pas t'ouvrir la porte,
On devrait te faire coucher devant la porte.

— Je ne me serais pas tant amusé
C'étaient les autres qui me retenaient.
En compagnie du fils à Josson Kollitch
En mangeant deux, trois bouchées de pain.
J'ai, certainement, encore beaucoup faim.

Le matin, au travail,
Nous allons sans offense.
Le soir, quand nous revenons,
Souvent, nous sommes encore grondés.

— Les gens cuisaient du pain, des brioches. Avant on ne mangeait que des noix, et des pommes. Et puis on servait des eaux-de-vie. Les hommes buvaient du schnaps. Parce qu'on distille beaucoup dans nos régions. On distille de tout: des myrtilles, des baies de houx, des cerises surtout. On mangeait du jambon. On se mettait à danser et ça durait jusqu'à deux heures du matin.

Pendant qu'on s'amusait, il y avait des jaloux qui faisaient des farces, par exemple les "trautes", les planches à laver, les formes à fromages, ils les jetaient sur le pré et comme c'était en pente ça arrivait en bas, presque sur la route. Ils avaient volé un jambon à un endroit, la veille du "pal de loure". Quand on a voulu le cuire, le jambon n'était plus là. On leur a renvoyé dans un paquet, par un enfant, les os du jambon avec un petit billet: "merci, il était bon, merci".

Vers minuit, chacun partait chez soi, dans la neige, en sabots. Les plus grands et les plus costauds formaient l'avant-garde. Les couples se donnaient la main. On riait... Le promis raccompagnait sa promise sous l'œil vigilant des parents ou d'un "ange-gardien". Mais quand arrivait le Carême, on n'y allait plus, c'était fini, quoi.

II. Le cabaret

Les "pals de loure" n'étaient guère à la mode au village... Les hommes avaient les cabarets que certaines femmes fréquentaient aussi, accompagnées ou non.

Chaque café avait un surnom. Il y avait onze cafés à Lapoutroie. A Orbey c'était encore autre chose. Les Allemands en 40 ont commencé par en fermer quelques-uns. Mais il y en avait au moins 25. Dans la rue de l'Eglise, il y en avait cinq, avant la guerre, l'un à côté de l'autre. Ils avaient leurs doublets... A la gare, où se trouvait un pigeonier, c'était le "Pigeon", l'hôtel du Faudé se disait "la bourrique", le patron ayant un âne. Où l'on vendait du fromage on l'appelait le "peurtaque". L'un était le "café américain", l'autre le "moulaf" (3) parce qu'il expédiait parfois énergiquement certains clients encombrants... Il y avait le "gentil", ayant réputation d'affabilité, le "Prussien" (né le premier après l'entrée des Allemands en 1870), le "bouledogue" (qui aurait mordu sa femme un jour de ribote), l'Italien (originaire d'Italie). Y'en avait un qui s'appelait au "go lagi", le café au "go lagi" (un qui prenait son temps). Les payans, les retardataires y restaient, alors on appelait ça "le go lagi".



Partie de quilles au restaurant Marchand - Tannach - 1935 : 36 -

"Après leur journée de travail les paysans se retrouvent à l'auberge pour une partie de boule, certains en sabots, d'autres en chaussons. Si les enfants les accompagnent, les femmes sont exclues de ces jeux de force et d'adresse accompagnés de nombreuses libations".

(3) Moulaf: ours mal léché.

Le dimanche tous les fermiers descendaient à la messe, du moins pour l'heure de la messe. Si un marché se faisait avant d'arriver à l'église, au lieu d'y entrer, on allait conclure l'achat ou la vente au café le plus proche. Il y en avait qui allaient quand même à la messe, mais en sortant c'étaient les retrouvailles, alors on restait au café jusqu'au soir. Les femmes ne les revoyaient pas à midi. Pendant ce temps elles faisaient la soupe, soignaient les bêtes, faisaient les petits travaux du ménage. Inutile de vous dire que, quand ils rentraient le soir, ils ne marchaient plus droit. On buvait du vin ordinaire, pas de schnaps.

Le lundi c'était le grand jour. Les cabarets étaient remplis de paysans qui venaient acheter ou vendre des bêtes, livrer les fromages, le blé, qu'on échangeait contre de la farine, acheter du son, etc... C'était plus animé que le dimanche parce que les animaux: bœufs, ânes, veaux, vaches, participaient au branle-bas de gré ou de force... On entendait surtout leurs protestations quand, attachés pendant des heures à un anneau, devant une auberge, ils devaient attendre la bonne volonté des maîtres oublieux... dont la renommée était faite, et ce qui arrivait, c'est que la brave bête soit chargée de ramener son maître au logis. Des âmes charitables le hissaient tant bien que mal sur la charrette et "hue"... La fermière n'avait plus qu'à prendre livraison.

Le champ de connaissances ne dépassait pas la commune, au plus, le canton. Il n'y avait pas de télé, très peu de radios. On lisait peu de journaux. Les informations étaient orales. C'est pour ça qu'on était content de descendre au village le dimanche, ou de se retrouver aux "loures" (veillées) pendant l'hiver.

III. Le marché

Le marché à Orbey avait lieu sur la place du marché. Tous les marchands y venaient: vêtements, vaisselle, épicerie. Les paysans des fermes en profitaient pour faire des provisions. Il y avait des colporteurs qui passaient. Ils vendaient des coupures d'étoffe, de la lingerie.

— Geneviève de Brabant (complainte)

Approchez-vous, honorable assistance,
Pour entendre, écouter en ce lieu
L'innocence reconnue et patience
De Geneviève très aimée de Dieu
Etant comtesse de grande noblesse
Et du Brabant était assurément.

Ces chansons-là, ils venaient, je me rappelle encore, au marché. C'était au marché, tout le monde se rassemblait autour d'eux, faisait cercle autour de la personne qui leur apprenait ça. Et après, quand ils avaient bien appris, les gens leur vendaient des images d'Épinal qui représentaient les scènes de la complainte, avec les couplets tout autour.

GENEVIEVE DE BRABANT

ap-pro-chez vous ho-no-rable as-sis-tance pour en-tendre-écouter en ce lieu l'in-nocence re-com-nue et pa-tience de Ge-ne-viève très ai-mée de Dieu é-tant com-tesse de grande no-blesse, née du Bra-bant e-tait as-su-ré-ment

IV. Les bals

Les sociétés donnaient des bals en hiver. Le plus important était celui du "Kriegsverein", auquel assistait le "gratin" du village. Le juge de paix le présidait. Il serrait la main à chacun. La patronne préparait de grandes marmites de soupe, et des saucisses chaudes. Ces jours-là, l'auberge n'était plus réservée aux hommes... les femmes la prenaient d'assaut. La plupart des familles avaient des invités. Parmi les clients habituels, il y avait des personnages hauts en couleurs, des "Monsieurs" distingués, d'autres joviaux, des mous, des durs, des rigolos et des "moulafs".

V. La fête patronale

Y avait la Sainte-Richarde, la fête du village au mois de septembre. Il y avait la place de danse, des boutiques de friandises, des jeux, des tirs au fusil, il n'y avait pas de manège. Une fois, il y a eu un jeu original. C'était un tronc de bois qui était là et avec trois coups de hache, il fallait le couper. Tout le monde dansait, les jeunes et les vieux.

C'était souvent la fanfare de Labaroche ou des villages voisins qui jouait. Tout le monde allait à la fête en famille. On dansait autour d'un sapin qu'on avait planté au milieu de la place et on tendait des cordes pour que personne ne puisse s'échapper. On faisait payer une entrée parce qu'il fallait payer les musiciens.

Et les repas étaient mieux qu'à l'ordinaire. On avait un bon pot-au-feu bien gras. Après il y avait un rôti et après ça, des légumes. Ceux qui avaient servi du lapin ou du lièvre, donnaient des nouilles. Le lièvre était pris en braconnant. Après on donnait de la tarte aux quetsches ou au fromage, parce qu'au mois de septembre, les quetsches commençaient à mûrir. On arrosait tout ça d'une bonne bouteille. Après le café c'était le schnaps. Comme on avait bien mangé et bien bu, on était gai. C'était le moment des histoires ou des farces. C'était à celui qui raconterait l'histoire la plus salée. Après on partait tous danser. Et le soir, les invités restaient. On les invitait à dîner, on mangeait les restes de midi.

VI. Les processions.

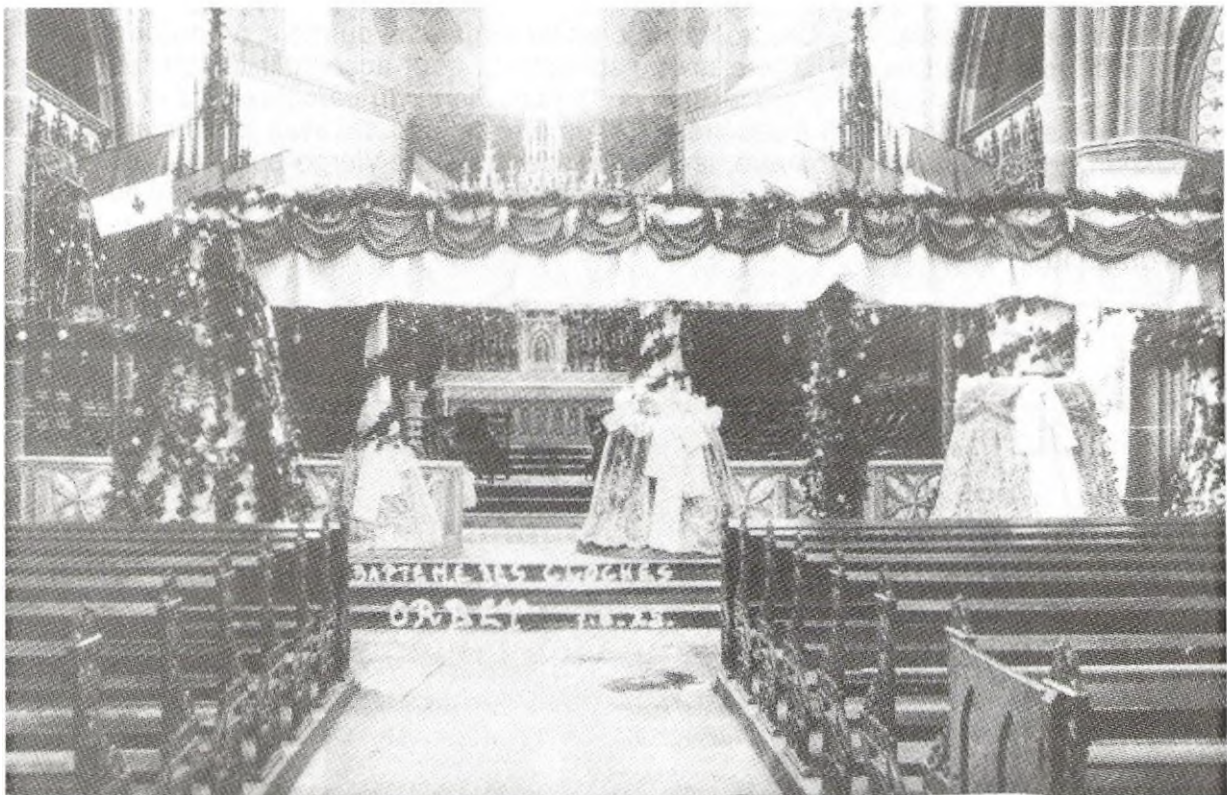
Au village, on célébrait les fêtes liturgiques: Noël, Pâques, l'Assomption, les Quarante-Heures, la Saint-Michel et la Sainte-Etienne. Il y avait foule ces jours-là. L'église était trop petite, on voyait les gens groupés tout autour.

Il y avait aussi des processions à Labaroche, le premier dimanche du mois, à partir du mois de juin. La dernière avait lieu le quinze août, l'après-midi, pour accomplir le vœu de Louis XIII. C'était l'usage. (J'ai oublié la procession de la Fête-Dieu). On parcourait les chemins autour de l'église. Ça représentait à peu près un kilomètre de long. On avait la bannière de Saint-Sébastien portée par un célibataire, le drapeau de la Sainte-Vierge porté par les enfants de Marie, le drapeau de Sacré-Cœur qui était celui de la fanfare, et puis le drapeau de Saint-Joseph. Il y avait aussi le drapeau des jeunes. Je l'ai porté longtemps. Le suisse désignait le porte-drapeau.



Cérémonie de mission - Orbey - Parc Lefébure - 1933 -

"Les missions sont aussi l'occasion de grands rassemblements auxquels participent "le corps des pompiers" et les anciens combattants".



Baptême des cloches - Orbey - 1925 -

"Après la 1ère guerre mondiale l'église d'Orbey fut à nouveau dotée de cloches. Pour la cérémonie celles-ci portent, à l'instar des nouveaux-nés, une robe de baptême de dentelle blanche".

VII. Sobriquets

Quand on était dans le train, ceux de Kaysersberg disaient: "Voilà des Welsches": "Walsch concombre", "Ditcher Salad". Nous on était les "concombres welsches" avec un petit peu de condescendance. Eux, on leur rendait en disant "Ditcher Salad". Ça se fait encore.

Tout le monde avait des surnoms, et personne ne trouvait ça bizarre, personne ne s'en vexait. Souvent les gens s'appelaient par leur surnom. Personne ou presque n'y échappait... Et la plupart n'étaient connus que sous ce nom-là. Certains étaient très honorables, d'autres moins... Par exemple: le Prince, le Chéckais (le réussi), lo Meugi (moisi), lo Guéria (grillon), lo Bzeille (le pois), lè Creuchte (la croûte), lè Connaille (le corbeau), le Boube (le garçon), lo Spa (l'épais), on pourrait continuer... Pour un bon nombre le sens reste caché; par exemple; par exemple le Flaco, Djoslin, la Cosnatte, Colontaine, Bédjeck, Bâjo, Cosso, Coyo... Et puis ça suit, c'est tenace. Fuster qui s'appelait Lolo, son fils s'appelait Lolo. Les ancêtres de ma mère étaient des mineurs, d'ailleurs du côté de ma mère, ils s'appelaient "Minou", du nom du génie des mines. "Orbio", ça vient d'Orbin, Urbain, ou peut être un homme qui était petit. Les Colas-sœur étaient des pêcheurs de truites. Un des anciens devenu orphelin fut élevé par une tante Sœur. On l'appelait "le Nicolas de la Sœur". Toute la famille issue de ce Nicolas porta désormais le nom de "Colassœur".

Il y avait deux Henri Maire dans un même régiment de Napoléon. Comme il y avait souvent des confusions et que l'un était caporal, il dit au capitaine: "appelez-moi: le caporal Henri Maire", ou "le capio l'Orbelais". Revenu à Orbey, il raconte l'affaire aux copains, bien contents qu'un nouveau sobriquet leur soit offert!

Il existait à Labaroche des paysans qui construisirent un four à pain assez grand pour cuire le pain de tous les voisins. Le four était ainsi toujours chaud. "Tchaud-Fosch" en patois. C'est pourquoi, la famille s'appelle encore "Tchaud-Fosch".

Il y a très longtemps de cela. Une fermière de la montagne désirait très fort avoir un enfant. Il se faisait attendre... Enfin il s'annonça, naquit et devint très beau. La maman le choyait, l'adorait. Les voisines se disaient entre elles: "c'est un petit Bon Dieu! "le nom de "Bon Dieu" resta à l'enfant et à sa descendance.

C'est à Lapoutroie. Un habitant est très curieux. Il n'hésite pas à s'immiscer partout où il peut avoir des renseignements. Il n'est plus connu à Lapoutroie que sous le surnom de "Radar".

C'est un Orbelais qui a fait construire de splendides villas. Il a trouvé son sobriquet. Pour les uns c'est "Crésus", pour les autres "Onassis".

Demandez à Hachimette où habite monsieur A... Tout le monde vous dira: "Lequel? Le Chlampatte?" Il paraîtrait que ses ancêtres étaient charretiers à Labaroche et que l'un d'eux faisait claquer son fouet, en patois "Chlampatte".

Quand on parle du conducteur de cars Simon à Orbey on ne dit pas Marcel mais Marcel du Car. On pourrait encore citer: le Pape, le Mickey, le pistou, la princesse des Hauts-Prés, le Marville, etc...

Les âges de la vie

1.) Naissance et baptême.

Le nouveau papa.

Le Jules, heureux papa d'un gros bébé, se rend au village pour les déclarations d'usage. En cours de route, il lui faut raconter la bonne nouvelle dans les cabarets qui sont sur son chemin, et il y en avait plusieurs jusqu'à la mairie... Quand le secrétaire lui demanda: "Alors, il s'agit d'un garçon?" — "Non, c'est une fille" — "Son prénom?" — "Eugène, comme son grand-père!" — "Qu'est-ce que tu racontes? C'est pas le nom d'une fille! — "Excusez, c'est Eugénie, on avait dit Eugène si ç'avait été un garçon". De la mairie au presbytère, il y eut encore un arrêt. "Eh Jules, lui dit Monsieur le Curé, tu es bien gai... C'est un fiston?" — "Oui, monsieur le Curé" — "Et vous l'appellez!" — "Eugène".

En sortant, il entra chez un ami d'enfance, un de la montagne comme lui. Celui-ci déjà au courant le félicita: "D'je sè t'éraus vlu i fêu, fau mi s'né faire, ce sré po enne aute de fou" (je sais que tu aurais voulu un fils, il ne faut pas s'en faire, ce sera pour une autre fois).

— D'jeune mè fais mi mais ça n'vé pus da mè teyte". (Je ne m'en fais pas mais ça ne va plus dans ma tête).

— Eh ta, d'je vé te dnnait do nôre café ça t'fré do bé". (Attends, je vais te donner du café noir, ça te fera du bien).

Quand il eut bu le café, et dormi un peu, ses idées redevinrent claires. Il dit à l'Antoine: "Scout i pauye... J'nè fait do d'ja, d'jè dit au curey q'j'avous i fêu, inne Eugène" (écoute un peu, j'ai fait du joli, j'ai dit au curé que j'avais un fils, un Eugène). Antoine lui conseilla de retourner bien vite chez le curé. Ce qu'il fit. Tout penaud et d'une voix mal assurée, il bredouilla: "Monsieur le curé, c'est une fille, une petite Eugénie". Le visage du curé s'éclaira; il lui tapa sur l'épaule: "Bravo, mon brave, bravo... Des jumeaux, et la paire... Félicitations..."

Les baptêmes avaient lieu le lendemain ou le surlendemain de la naissance. On choisissait pour être parrain ou marraine, d'abord les grands-parents, puis les oncles et tantes, et après les parents les plus éloignés. Mais on prenait toujours les parrains et marraines dans la famille. Le parrain prenait son rôle au sérieux, et s'occupait du filleul en cas de disparition des parents.



Baptême - 1911 -

"La mère porte le nouveau-né vêtu d'une longue robe de dentelle blanche et d'un bonnet à ruchés. La physionomie de l'enfant prouve que, déjà à cette époque on ne baptisait plus dans les quelques jours qui suivent la naissance"

II. La communion.

La communion était une grande fête pour les familles, la communion solennelle surtout. Mais pas la petite communion. On invitait les grands-parents, les parrain et marraine. Et puis toute la paroisse était de la fête. La musique allait chercher les communiants dans la cour de l'école et ils arrivaient en procession à l'église.

On avait l'habitude, pour la première communion, de donner à une enfant du village, une compagne des fermes, pour que celle du village, plus favorisée, invite sa compagne à manger, parce qu'elle ne pouvait pas rentrer dans les fermes, ce n'était pas possible pour revenir l'après-midi aux vêpres. Et alors le papa de ma tante n'a pas voulu. Il a voulu que toute la famille soit réunie et c'est au cabaret qu'ils sont allés. La famille se trouva au complet, sept personnes, avec en plus le parrain et la marraine. Le premier lui donna un "thaler", la seconde, le livre de messe, le chapelet (apporté de Lourdes), le mouchoir et les gants. C'était beaucoup... On mangea du pot-au-feu, du porc et des légumes, plus un "Kougelhopf", le tout arrosé d'un vin de circonstance. Son père ayant bien fait les choses, ils vinrent et rentrèrent en char à bancs.



Communiants - 1910 - 1918 -

"Les enfants, vêtus du costume de circonstance, portent les objets symboliques indispensables à la cérémonie : cierge décoré, chapelet, missel et médaille".

III. La fête des conscrits.

La fête des conscrits consistait à faire le tour des cafés en jouant de l'accordéon. On était reçu dans les maisons. On nous donnait des œufs, et pendant plusieurs jours, on faisait la fête avec ce qu'on nous donnait. On s'affublait de cocardes et de rubans tricolores, on se faisait faire des bérets bleu, blanc, rouge... On s'amusait, quoi!





Conscrits de Tannach, d'Orbey et de Lapoutroie - 1914 - 1919 - 1932 - 1939 -
"Le chapeau des conscrits, décoré à l'alsacienne en 1914, se simplifie en 1919, puis devient un couvre-chef de circonstance, accompagné de somptueux rubans, en 1933. En 1939 presque tous portent déjà un calot militaire

IV. Le mariage.

1) Le choix.

— Moi, j'ai pris un garçon de Basses-Huttès. On allait à la fête à Orbey, et alors, ce garçon, je l'ai trouvé là. Les jeunes gens supervisaient une fille qu'ils aimaient. Ils profitaient d'une occasion, à la fête souvent, ou ils écrivaient, rarement par personne interposée. Généralement, elle était de leur village. (Il y a eu beaucoup de mariages avec Orbey). Mais jamais une fille de Labaroche ou du canton welsche dans son ensemble ne se serait mariée avec un Alsacien du dialecte. On disait dans ce cas: "Elle é mairiè in gonô Allemand de drobè sla" (elle a épousé un gros Allemand d'en-dessous).

— "La Louise était plutôt jolie, plusieurs garçons du coin lui faisaient la cour... Ils virent d'un mauvais œil ce gars d'un village voisin qui venait les supplanter. Ils le guettèrent et lui jetèrent des pierres."



Mariés en 1911 -

"Le marié porte une redingote et un chapeau haut de forme, la mariée une robe de soie noire mais une coiffe et un voile de tulle blanc. Tous deux ont à la boutonnière un bouquet de fleurs d'oranger. Le missel reste l'attribut de la femme en tenue de cérémonie".



Mariage en 1922.

“La mariée porte un voile blanc mais encore une robe noire, et sur la poitrine le cordon et la médaille des “enfants de Marie”. Le couple des nouveaux époux est encadré par ceux de leurs parents. La cuisinière et son aide figurent sur la photo mais sans chapeau et avec leur tablier, attribut de leur fonction. Les deux alsaciennes en bout de rang rappellent que la mariée vient de la plaine”.

2) Les fréquentations.

Les fréquentations duraient en moyenne deux ans. On se mariait entre 23 et 25 ans. Le garçon allait chez la fille et il disait souvent: “Est-ce que vous permettez que je vienne chez vous?” Il s’adressait au père de la fille, bien entendu. Ou bien il disait aux parents: “Est-ce que vous êtes d’accord pour que je fréquente votre fille?”

Chanson exécutée par deux partis: un chanteur chante le solo, le chœur répond d’abord: “E keï sir lôm”, assemblage de syllabes sonores. Le solo reprend, le chœur répond: “E tir lir lôm sôm tôm”. Ce refrain aux syllabes nettes et sonores, porte à croire que le rythme du chant a été scandé soit par des battements de pieds, soit par des coups sur le sol, ce procédé change tout l’aspect de la chanson.

1. Maman é ïn boub tchi no.

Refrain: E keï tr lôm.

Maman é ïn boub tchi no.

Refrain: E tir lir, lôm sôm tôm.

2. Mè fèi vitè lo d’mandé ké vou ro.

Refrain: E keï tr lôm.

Mè fèi vitè lo d’mandè sé ké vou ro.

Refrain: E tir lir, lôm sôm tôm.

3. Maman é mi d’mandè è mèriètch.

Refrain: E keï tr lom.

Maman é mi d’mandè è mèriètch.

Refrain: E tir lir, lôm sôm tôm.

4. Mè fèi vitè lo he-tchi da.

Refrain: E keï tr lôm.

Mè fèi vitè lo he-tchi da.

Refrain: E tir lir, lôm sôm tôm.

5. Maman quoque j’lè darè è marändè?

Refrain: E keï tr lôm.

Maman quoque j’lè darè è marändè?

Refrain: E tir lir, lôm sôm tôm.

6. Ens kaï d’pain, èns kaï d’fe-rmètch.

Refrain: E keï tr lôm.

Ens kaï d’pain, èns kaï d’fe-rmètch.

Refrain: E tir lir, lôm sôm tôm.

7. Maman varou k’jlo botro d’je-r

Refrain: E keï tr lôm.

Maman varou k’jlo botro d’je-r.

Refrain: E tir lir, lôm sôm tôm.

8. Da to biè biang lèi d’fanelle.

Refrain: E keï tr lôm.

Da to biè biang lèi d’fanelle.

Refrain: E tir lir, lôm sôm tôm.

1. Maman il y a un jeune homme devant chez nous.

2. Ma fille, va lui demander ce qu’il veut!

3. Ma mère, il me demande en mariage.

4. Ma fille, va-t-en l’appeler!

5. Maman, que lui donne-t-on à goûter?

6. Un peu de pain, un peu de fromage.

7. Maman, où le fait-on dormir?

8. Dans ton bien blanc lit de flanelle

3) Les apports.

— On ne parlait pas directement de la dot. Mais les parents supputaient quand même ce que le garçon ou la fille pourraient avoir plus tard. Une famille aisée aimait bien que son enfant épouse quelqu'un du même milieu.

— Il n'y avait pas de gros, gros propriétaires. Quand ma mère s'est mariée, mon grand-père a déposé 9000 marks dans sa corbeille de mariée. Il avait vendu une de ses fermes pour ce prix-là en 1894. C'était une grosse dot pour l'époque.

— Les parents du garçon lui donnaient une somme d'argent pour se "monter" comme on disait, c'est-à-dire pour acheter l'essentiel en ustensiles de ménage et le mobilier... En outre, ils payaient la robe de mariée et celle du lendemain. Quelques semaines avant la cérémonie, quand les "bans" avaient été publiés, avec leurs mamans respectives nos deux promis allaient "crômer" selon la coutume. Ils se rendaient à Colmar faire leurs achats: choisir les alliances, costumes, voile, robes, couronne, chapeau, chaussures, sous-vêtements, jusqu'aux bas, chaussettes et mouchoirs, on n'oubliait rien.

4) Les costumes.

— Le costume du marié était noir. Le noir était de rigueur. La robe de mariée était noire aussi, mais elle portait un voile blanc avec une couronne de fleurs d'oranger. Le marié avait aussi un petit bouquet de fleurs d'oranger au veston.

— Dans le temps les femmes se mariaient en robe noire. C'étaient un peu les riches qui se mariaient en robe blanche. Mais on portait un beau satin noir. On portait un voile blanc et on tenait un bouquet à la main. Après la guerre de 14-18, les mariées ont commencé à porter toutes une robe blanche.

La couturière du village faisait les vêtements de la mariée. Elle était fille de noces. Ça veut dire qu'elle était invitée à la noce. Les costumes étaient passablement austères. Du noir, surtout du noir, des mariés jusqu'aux grand-parents. Seules, les demoiselles d'honneur étaient habillées de couleur grise et bleue assez foncée. La seule note claire venait des plastrons blancs des hommes et des jeunes femmes. Les hommes, y compris le marié, portaient de longues jacquettes genre redingote, des cravates papillon, et des chapeaux "claque" appelés gibus. Les toilettes des femmes toutes en fronces, plis, passementerie, et broderies, avaient demandé de longues heures de travail et beaucoup de tissu.

5) Les invités.

Nos deux amoureux avaient encore à faire le tour de la parenté pour les invitations, une cinquantaine de personnes dont une dizaine de demoiselles d'honneur. On invitait les parents des deux côtés, la couturière, les parrains et marraines, les demoiselles d'honneur, les garçons d'honneur, qui étaient les copains et les copines des mariés.

6) La cérémonie.

La veille du mariage, il fallait aller se confesser et communier. On avait la messe du mariage à onze heures. On se mariait toujours le samedi. Ça durait encore le dimanche.

7) Les repas de noce.

Comme la messe du mariage avait lieu le matin, les invités arrivaient dans la matinée, alors on leur servait le café, avec du gâteau. Après la noce on faisait le tour des cafés pour boire l'apéritif, et après, on venait à la maison pour le repas de noces. C'était chez le garçon, dans le "poêle". Il y avait d'abord le pot-au-feu, après, le rôti, soit du bœuf, soit du porc, des bouchées à la Reine, du fromage, des gâteaux à la crème, des tartes aux fruits... du Kougelhopf... Le vin servi était toujours du vin blanc. Pour le dessert c'était du Riesling. On servait du Champagne après le café.

Au dessert commençaient les rites traditionnels. Quelqu'un se glissait sous la table, pinçait la mariée à la jambe, et en ressortait triomphalement avec une jarretière d'une longueur impressionnante, de couleur rose et bleue, que des jeunes filles découpaient en morceaux et épinglaient sur la poitrine des invités tout en quêtant avec un chapeau pour la cuisinière et ses aides. Ce "cérémonial" était suivi d'un autre: la remise de la poupée qui donnait lieu à un duo parfois assez drôle entre deux personnages déguisés en clochards qui s'invectivaient à qui mieux mieux...

La femme portait une poupée et l'homme une bouteille: ils n'étaient plus capables d'élever leur enfant, ils avaient eu l'idée de l'apporter à la nouvelle mariée... La poupée offerte portait souvent sur ses vêtements ordinaires une robe de baptême et son bonnet en prévision des futures naissances. Selon la coutume, c'était le cadeau des demoiselles d'honneur. Venait ensuite un âne tout enrubanné..., un âne bien vivant offert par le frère aîné. Il s'agissait encore d'une ancienne coutume qui voulait qu'en cas de mariage du cadet en premier, l'aîné lui offrît un âne.

On chantait à la fin du repas. Les plus anciens souvent taquinaient les mariés pour les émouvoir. On chantait les chansons d'époque. "Je cherche fortune", "les amis de la Table Ronde", des chansons patriotiques.

On dansait presque toujours.

Le soir, on retournait dans les cafés où on n'était pas allés avant midi et puis on revenait pour le souper. Après, chacun reconduisait sa belle chez elle. Les parents avaient préparé vin et gâteaux. On discutait encore et puis chacun retournait chez soi.

Le lendemain c'était dimanche, on allait à la messe dite pour les défunts des deux familles. Et puis on se retrouvait pour le repas de midi. On mangeait les restes. On restait encore longtemps à table tout en discutant de choses et d'autres. Ceux qui étaient venus de loin, restaient jusqu'au lundi.

8) La poursuite des mariés.

Les mariés disparaissaient après le souper et on cherchait à les dénicher pour s'amuser à leurs dépens.

— "Ils guettaient une occasion pour se sauver en cachette... Ce n'était pas facile. Il fallait ruser... et gagner des complicités... Non sans peine, ils y arrivèrent. Mais rapidement l'alerte fut donnée. Une troupe joyeuse se mit à leur recherche. Pendant ce temps nos mariés s'apprêtaient à se coucher. La troupe découvrit le refuge. A l'aide d'une échelle, ils atteignirent la fenêtre, menaçant de la casser si on ne leur ouvrait pas... La fête continua dans le "pal" de la tante avec un marié en chemise et en caleçon et sa femme en jupon et en camisole. On chanta et on dansa..."

9) Le charivari.

"Ce fut un beau charivari. La Rosalie, la quarantaine largement dépassée, veuve depuis peu, reprenait mari.

Dans le cas d'un remariage, la coutume voulait qu'on aille manifester le mécontentement du mort, soi-disant oublié, en faisant le maximum de bruit au moyen d'objets sonores, tels des couvercles de marmites, des casseroles, des cymbales. Ce soir-là, on avait même apporté des "terlacates" ou crécelles dont les enfants se servaient pendant les offices de la Semaine Sainte. Impatients, jeunes et moins jeunes s'étaient rassemblés avant même la tombée de la nuit. Il y avait même des curieux qui espéraient profiter de l'aubaine car selon l'usage, le marié devait régaler tout le monde de vin ou de bière. Un couple âgé qui descendait de la Rarisebire écoutait la drôle de sérénade. Parvenus près du cimetière, ils aperçurent des lumières s'agitant sur les tombes. Ces lumières se trouvaient sur la tombe de Victor, le mari de la Rosalie... La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. On se précipita pour apercevoir ces lumières. On fit tant de bruit que le curé ouvrit ses fenêtres. De chez lui, il avait aperçu ces fameuses lumières dansantes. Il cria: "Ce sont des feux-follets en bordure du cimetière, c'est un phénomène naturel. Allez vous coucher".

Le charivari avait cessé, le calme était revenu, quand tout-à-coup des cris et des hurlements de frayeur éclatèrent. Il y avait un fantôme vêtu de blanc près du cimetière. Ce fut la panique. Accompagné d'un voisin aussi peu crédule que lui, le curé monta au cimetière. Le fantôme s'était évanoui dans la nature. Le curé et son voisin s'étant concertés, pensèrent tous deux au frère de la Rosalie, un farceur, un joueur de tours s'il en fut. Le curé qui le connaissait bien l'invita un jour à prendre un verre chez lui. Adroitemment, il orienta la conversation et comme il l'espérait, confirmation lui fut donnée. Le revenant était bien le frère de la Rosalie recouvert d'un drap blanc. Il avait bien ri et riait encore en l'évoquant..."

V. La mort.

1) La confrérie de la bonne mort.

A Labaroche, on m'a dit qu'il y avait une confrérie de la "Bonne Mort", et que les femmes une fois mariées devaient en faire partie. C'était surtout une question de prières pour obtenir la grâce d'une bonne mort. Les autres membres de la confrérie priaient pour celui qui allait mourir ou qui était mort. Ils avaient des images avec des textes.

2) Rites mortuaires.

— Quand quelqu'un de la famille allait mourir, on faisait venir Monsieur le Curé et le médecin. Quand la personne était morte, c'était sœur Alfreda qui venait habiller le mort. Pour un homme c'était son costume de marié. Pour une femme on lui mettait une robe noire. Puis on mettait le défunt dans une chambre à coucher ou dans la salle-à-manger. Le menuisier apportait des tréteaux et des planches. On les habillait d'un drap blanc, on posait le mort dessus, on mettait des fleurs. Mais on couvrait toujours le visage. On les découvrait pour les personnes qui le demandaient.

— Quand les gens mouraient on les ensevelissait avec leurs habits de noces: pour les hommes pantalon noir, chemise blanche et gilet noir, pour les femme robe noire.

— On allumait le "heurtcha" (veilleuse posée dans un verre dans lequel on avait mis d'abord de l'eau, ensuite de l'huile), on plaçait derrière, un crucifix, à côté, un verre d'eau bénite, avec une petite branche de buis. On voilait les glaces dans la pièce où était posé le mort et on arrêtait les pendules. On mettait beaucoup de plantes vertes, pour que la pièce ne soit pas triste, et puis on mettait beaucoup d'ordre, bien entendu. Après on veillait le mort. On envoyait un indigent de la paroisse inviter parents, voisins et amis. Les voisins venaient. On récitait le chapelet à heures fixes: 9 heures, minuit, trois heures à peu près, et puis chacun partait et la famille allait se coucher.

Le menuisier faisait les cercueils, la boîte, la croix avec le nom, l'inscription. Il faisait aussi la mise en bière. En cas de décès il y avait déjà l'ensevelissement, des fois en pleine nuit. Dans les fermes éloignées, ils se débrouillaient eux-mêmes. Mais le menuisier y allait aussi.

— "Il y a encore même pas longtemps, il n'y a pas huit jours... Le mieux, c'est celui-là! On ne peut pas le dire! Un voisin de chez nous, un gros. On va avec le cercueil, on l'ouvre, mon vieux, il n'allait pas dedans. Qu'est-ce que tu crois qu'on a fait? Il a fallu qu'on le mette dedans... Il n'allait pas dedans... tout seul!"

C'étaient les voisins du quartier, ceux de la classe, qui portaient le cercueil, à bout de bras, jusqu'à l'église. Ça se fait encore.

Quand l'enterrement avait lieu il y avait toujours un dîner, soit dans un restaurant, soit à la maison. C'était surtout pour la famille. Mais les porteurs étaient aussi invités. Ils portaient le frac et le gibus, comme l'habit de noces. Un ans après, on faisait l'anniversaire. On invitait la parenté. Maintenant ça ne se fait plus.

3) Le deuil et le souvenir.

La famille, les femmes s'enveloppaient de crêpe de la tête aux pieds. On portait de grands châles qui tombaient presque à terre. C'était tout un art de savoir les plier. Ils tenaient par une agrafe. Un voile de crêpe anglais s'attachait sur le chapeau. Pour les parents, le deuil était de deux ans. Un an de grand deuil, avec le grand voile au chapeau, et un an de demi-deuil. Les messieurs portaient un brassard noir ou une bande de crêpe au revers du veston. Pour la parenté plus éloignée, on s'habillait de noir pendant six semaines. Mais maintenant, tout ça, c'est fini, on ne porte plus le deuil.

Ceux qui le pouvaient, faisaient dire un trentain. C'est trente messes consécutives pour le défunt. On croyait envoyer le défunt au ciel avec de l'argent. Ceux qui avaient la possibilité de payer un trentain croyaient assurer le salut de leur défunt comme cela.

4) Images mortuaires.

D'un côté il y avait Saint-Joseph ou le Christ sur la croix avec une légende en-dessous. Et de l'autre côté il y avait la photo du mort: "Souvenez-vous dans vos prières de l'âme de tel et tel décédé le... à l'âge de... Ça s'est fait encore il n'y a pas longtemps, pas même dix ans. Il y a six ans, ma mère est morte et nous en avons fait faire. On les glissait dans son missel. On n'en fait plus parce que c'est très cher. Après l'enterrement on en distribuait aux parents et meilleurs amis.

5) Une plaisanterie macabre.

— "La personne qui me l'a racontée ne vit plus, mais elle situait cette histoire dans une ferme de Ribeaugoutte:

C'est arrivé autrefois, avant la guerre de 14, à un ancien légionnaire devenu "salbotie" (sabotier) et qui faisait un peu le fanfaron. Alors trois paysans de là-haut, se sont dit: "Nous allons lui jouer un tour... Il prétend toujours qu'il n'a peur de rien, eh bien! Un de nous va faire le mort". Et ils ont fait toute la mise en scène. Un des bonshommes s'étendit sur le lit (on veillait toujours les morts). Et ils l'ont invité à veiller ce mort. Les deux autres étaient dehors qui les guettaient. Alors il a apporté ses sabots à travailler. Celui qui était sur le lit a dit, à un moment donné: "Quat en voïye lès mouauts en n'auyveure mi" (quand on veille les morts on ne travaille pas). Et celui qui veillait a répondu, du tac au tac: "Quat en za mouat en n'praque mi" (quand on est mort on ne parle pas). Et il a pris sa cuillère à creuser les sabots, et lui en a donné un coup sur la tête. Il ne l'a pas tué, bien sûr, mais l'autre a eu tellement peur qu'il n'a plus bougé. Et les deux autres qui étaient dehors étaient très, très inquiets. Ils avaient presque envie de se sauver, mais finalement ils sont entrés. Et le mort a osé respirer et bouger. Et voilà l'histoire."

— "Je connais une autre version, où le type a fini mort, c'est le cas de le dire. Figurez-vous qu'ils avaient invité le cordonnier, qui était un fanfaron, à veiller un de leurs amis. Et le mort a ouvert un œil et a dit: "Tu fais trop de bruit". L'autre était stupéfait, il l'a regardé. Et puis il a continué son travail. Au bout d'un moment, l'autre a répété: "Je te dis que tu fais trop de bruit". Le cordonnier lui a fichu un coup de son marteau et a dit: "Quand on est mort on reste mort". Et il l'a tué".

Légendes et croyances populaires

“Elle chantait et racontait des histoires aux enfants qui l’adoraient. Ils n’entendaient plus parler que de fantômes, de “jnaches”, de mauvais sorts... C’étaient des fées, des farfadets, des petits nains de la montagne, etc... Il y avait un bois à proximité nommé le “Sabbat”. Parfois il leur est arrivé de l’entendre chanter: “S’en sont allées les sorcières à cheval sur leur balai; elles ont quitté la clairière où fleurit le serpolet”.

Les enfants qui l’écoutaient étaient vraiment sous le charme de ce monde étrange et merveilleux qu’elle évoquait... Ces histoires qu’elle racontait on pourrait en faire un livre. J’ai essayé ici d’en rapporter l’essentiel.”

I. Légendes et maléfices.

1) Le diable

L’Etang du Devin.

Au-dessus de Lapoutroie, dans l’annexe de La Goutte, est situé l’Etang du Devin. Il fut autrefois un lac de montagne qui s’est desséché progressivement par la disparition de ses sources d’alimentation. Depuis ce temps-là, le niveau de l’eau a baissé de plus en plus et bientôt le lac s’est transformé en une tourbière. La pente faible vers la vallée a permis un écoulement facile des eaux et la formation spontanée d’une prairie très fertile, qui [donna naissance au] conte suivant:

Lorsque le lac du Devin était encore un lac, vivait dans son entourage immédiat un fermier. Sa vie n’était que travail et peine. L’occupation la plus pénible était toujours de chercher au loin du fourrage vert pour les bêtes. Tous les jours, il accomplissait ce travail: la montée des charges d’herbe par des sentiers pierreux sous la tourmente d’un soleil ardent. Lorsqu’un jour soufflant de nouveau sous le faix d’une charge énorme, il s’écria furieux: “Je donnerais bien mon âme, si j’avais un pré là-haut”. Son vœu se réalisa d’une façon extraordinaire. Le diable vint le trouver et lui promit le pré tant convoité en échange de son âme. A ce moment seulement le cœur du fermier fut tourmenté de remords cuisants. Il vit avec effroi les conséquences du marché funeste. Il faucha toute l’herbe de la prairie, la fit sécher et en construisit une meule au centre de laquelle il laissa un vide. C’est là, dans ce creux, qu’il vécut désormais. Tous les jours il pleura son commerce avec le démon, fit pénitence et mit en garde tout le monde des pièges de Satan.

Le même étang fit naître un autre conte encore, qui malheureusement n’est plus entièrement connu. On parle d’un château, qui sort au cours de certaines nuits du fond du lac. Une demoiselle marche à la surface, appelant au secours en se tordant les bras. Malheureusement la suite est perdue, ce qui est d’autant plus regrettable, que la matière même du conte est unique dans la vallée.

Le Pré du Diable.

Ce conte, ressemblant en grande partie à l’histoire précédente, nous mène à Pairis. Il me fut raconté par M. J.D., adjoint au maire à Lapoutroie. J’ai entendu le même conte à une autre occasion. Les deux versions étaient identiques, abstraction faite de quelques détails insignifiants.

Il y a de cela plusieurs siècles, l'abbaye de Pairis règne dans toute la vallée. Voilà que près du Lac Blanc vivait un pauvre métayer, du nom de Laurent. Il habitait tout près du Lac Blanc et il ne connut que le travail, la peine et la misère. Il devait travailler tout au long de l'année et ne mangeait jamais à sa faim. Bien avant le soleil, il était déjà debout et avait commencé son travail quotidien sur une prairie couverte de roches. Il avait pris sa hotte, garnie d'outils: pics, pioches, barres de fer, marteau, coins, et d'une croûte de pain noir avec un peu de fromage de chèvre. Ployant sous sa charge, il monta péniblement son chemin. Des roches lui barraient la route, des massifs de mûres s'accrochaient à ses vêtements, ses pieds, aux souliers ferrés, glissaient sur l'herbe de la montagne. Longtemps, il souffla au coin d'une roche, regardant la petite cité d'Orbey, là-bas, qui semblait se réveiller sous le soleil. Comme il brillait et dansait le gai soleil matinal! Là il jouait sur le toit des pauvres chaumières, ici il illuminait les fenêtres de l'abbaye de Pairis, là-bas il caressait les prés du couvent où paissaient les vaches pas plus grosses que les cailloux dans la Weiss bouillonnante. Longuement, Laurent contempla le troupeau abbatial, les prés fertiles. C'est avec un soupir qu'il s'écria: "Qu'ils sont heureux, les moines, ils possèdent les plus belles prairies de la vallée, qui nourrissent leurs bêtes. Si j'avais seulement un seul pré pareil, je voudrais bien voir si je n'arriverais pas à me transformer en homme riche".

Tout au fond, les cloches saluèrent le jour. Laurent sursauta et se pressa pour regagner le temps perdu, il attaqua une longue montée dans le jeune soleil, soufflant, grommelant, séchant sa sueur, pour arriver enfin à son pré de montagne.

Au centre d'une forêt de sombres sapins, s'étendait un petit coin de verdure. Partout s'étiraient de longues et formidables roches couvertes de mousses et de lichens. Les sapins envoyaient leurs racines, pareilles à des griffes de monstres, dans toutes les directions, enserrant sous une étreinte sans relâche les roches, coupant en bandes étroites ce petit coin de verdure. Laurent se met au travail. Le pic résonne sur le granit millénaire, la pelle râpe les rochers, les coins mordent furieusement les griffes des sapins tandis que les coups pressés du marteau les forcent à redoubler d'ardeur. Lentement le soleil s'est glissé au plus haut de sa course. L'église abbatiale chante, de sa voix argentine, le bénédicité aux montagnes et à la vallée. La précieuse mélodie arrive enfin près de Laurent, l'invitant au repos. A là hâte il avale son dîner frugal, et recommence son labeur, jusqu'au moment où le soleil descend, fatigué de sa longue course, vers l'entonnoir du lac. Brisé de fatigue, le métayer s'arrête et considère le résultat de son labeur: à peine quelques pieds de terre noire se chauffent au soleil mourant. Découragé, Laurent secoue la tête: "Si seulement le diable venait et transformait ceci en pré, moi je n'y arriverai de ma vie".

Voilà que les sapins bruissent subitement, un vent froid descend des crêtes, des corbeaux pointent tout droit dans le ciel, et se laissent glisser en hâte vers la vallée. Une voix caverneuse fait entendre un rire étrange: Laurent lève les yeux. Entre les grands sapins se tient un homme en costume vert. Il regarde le travailleur solitaire et lui dit: "Ton désir est-il sérieux? Je pense te secourir car j'ai de nombreux aides. Tu n'aurais plus besoin de peiner et malgré cela la plus belle prairie de la vallée t'appartiendra. Tu élèveras des vaches qui te donneront beaucoup de lait pour lequel tu obtiendras des pièces bien sonnantes. Avec celles-ci tu pourras te payer tout, maison et granges, tu siègeras au conseil comme un homme riche".

Les yeux de l'étranger entrèrent comme des vrilles dans le regard du métayer. Ah, qu'il est fatigué, si fatigué! — "Seigneur, dit Laurent, je suis d'accord, mais que faut-il vous donner en échange?" — "Je ne veux rien, je veux te secourir. Mais écoute, ta femme te donnera bientôt un enfant. Qu'en feras-tu, toi qui n'a ni couchette, ni langes, ni argent? Donne-moi ton enfant, je veux le soigner, il sera heureux et toi tu seras riche. La plus belle prairie de la vallée t'appartiendra, des vaches, du lait, du beurre, des deniers, des honneurs, tout sera à toi, tope-là avant que je ne m'en repente!" — Laurent n'entendit que des mots, il toucha la main de l'étranger, qui lui recommanda: "Viens demain de bonne heure!". Un rire strident éclata et l'étranger disparut. Une angoisse étrange serra le cœur du fermier. Il sursauta et se sauva à toutes jambes, ne modérant son allure folle qu'à la vue de sa chaumière. Aux questions de son épouse inquiète, il prétextait une fatigue extrême et alla se coucher de suite. Toute la nuit il se tourna et se retourna sur sa couche. Bien avant le premier chant du coq, il se glissa hors de sa chaumière et se mit en chemin pour le pré à l'est, tout là-bas, où une lueur sanglante commençait à se dessiner. Le globe de feu du soleil sortit d'un bond d'un lit de nuages et éclaira d'un seul coup de sa baguette magique toute la montagne entière. Tous les oiseaux le saluèrent par leurs airs joyeux. Laurent seul n'avait pas de part à ce grand miracle. Il n'entendait rien, ne faisait que presser son pas, courir. Il trouve l'emplacement des outils laissés la veille dans le premier mouvement de frayeur, le pré doit être là. Mais voilà Laurent

cloué sur place, sans souffle, sans mouvement, comme une statue de pierre. Enfin il se frotte les yeux. Là où hier encore les doigts monstrueux des sapins se cramponnaient au sol, là où la longue procession des roches se déroulait, là, à cet endroit, s'étend, entouré de sombres sapins, un parcours superbe. L'herbe sombre et haute se balance doucement dans la brise matinale, tandis que des milliers de gouttes de rosée se mirent dans la lumière, semblables à des diamants. Voilà qu'une joie profonde remplit le cœur de Laurent, la joie profonde de posséder, car toute cette belle prairie est à lui. Il retourne apporter la bonne nouvelle à sa femme. Mais voilà qu'il se souvient de son marché et de sa promesse. Il faut qu'il en fasse part à sa femme, qui en est saisie profondément. Réflexion faite, elle dit à son mari: "Va trouver le père-abbé et raconte-lui tout, seul ce saint homme pourra nous secourir". Le métayer met ses vêtements les plus propres, se munit de quelques fromages de chèvre et descend sur Paris.

Arrivé à la porte du couvent, il tire sur la sonnette du frère-portier. Des pas se font entendre et à travers une fente étroite du mur, le frère-portier s'enquiert de son désir. Il lui dit que le père-abbé est à la salle et il ouvre le portail. Laurent qui sait le chemin, monte à la grande salle du couvent où se tient le père-abbé, se chauffant devant une cheminée. Ayant salué l'abbé, il parle de sa rencontre là-haut, au lac, il dit son marché et ses remords profonds. Le saint homme écoute en silence et regarde sévèrement. — "N'as-tu donc pas réfléchi et vu que seul le diable peut faire un tel marché..."

L'enfant fut baptisé dès sa naissance. Alors que sur sa tête coulait l'eau sacrée, tandis que les paroles saintes le faisaient chrétien, avant que le premier cri soit sorti de sa bouche, un coup de tonnerre formidable [se fit entendre], un craquement fit osciller les arbres et les rochers, une lumière aveuglante parcourut l'abbaye, illuminant le fermier tremblant et l'abbé valeureux, tel un preux. Une voix venant des hauteurs, s'écria: "Attends, pas une pierre de ta maison ne restera". D'un seul coup, toutes les cloches du couvent s'ébranlèrent et lentement les nuages sinistres remontèrent vers le lac, où ils déracinèrent les sapins géants et firent écumer les eaux sombres.

Les paroles du démon se sont accomplies. Pas une pierre du couvent ne résista. La dernière guerre renversa les ruines, broya les pierres et les pulvérisa. Aujourd'hui encore, le pré est appelé "lo pré di dial": le pré du diable.

Le Grand Albert.

Le grand et le petit Albert se trouvaient dans beaucoup de maisons. Chez une femme qui ne pouvait pas mourir, le curé a brûlé ces livres et elle est morte aussitôt.

C'était un garçon et une vieille fille qui vivaient ensemble. Et quand elle vaquait à ses travaux, il était toujours fourré dans le grenier parce que c'était un gros curieux. Un jour, ma foi, il a trouvé un livre à moitié mangé par les souris, qu'il n'avait jamais vu. Alors, curieux, il l'ouvre, et il voit que c'était le grand et le petit Albert. Vous savez ce que c'est, des livres de sorcellerie que les gens faisaient venir des Vosges. C'était un bonhomme qui ne lisait pas seulement des yeux, mais également avec la bouche. Et la première formule qui lui tombe sous la main, était la formule pour faire venir le diable. Et alors, comme il la prononçait, tout d'un coup, le diable fut devant lui. Il a crié à sa sœur: "Qu'est-ce qu'il faut que je fasse, j'ai le diable devant moi?" — Alors elle lui a dit: "On va aller trouver le curé de Labaroche". Et ils sont descendus, lui accompagné de son diable. Mais il n'y avait que lui qui le voyait. Le curé de Labaroche lui a dit: "Moi je ne peux rien faire. Il faut aller chez le doyen. Il a plus de pouvoirs que moi. Il fait les exorcismes". Alors ils sont descendus. Mais il a dit: "Il faut aller avec une lumière allumée". C'était en plein midi. Une lanterne allumée! Il avait sa lanterne et il s'en allait. Le curé de Lapoutroie a réussi à lui faire partir le diable. Mais je vous assure que, quand il est rentré chez lui, le grimoire a été aussitôt aspergé d'eau bénite et brûlé pour que pareille aventure n'arrive plus.

2) Sorcières.

Un esprit sceptique.

La tradition veut que le tribunal de Lapoutroie ait jugé les coupables. Les voleurs étaient pendus, les sorcières, brûlées. Le gibet se trouvait au bord du chemin qui est maintenant la route nationale. Au XVII^e siècle, le pré de la potence est indiqué sur le cadastre de cette époque. La ferme Masson aurait été construite en 1804 dans le pré de la potence. Ce qui accorde un crédit à cette tradition, c'est qu'il existait un calvaire vis-à-vis de ce pré-là. Or, on érigeait des calvaires vis-à-vis des potences pour que les condamnés se recommandent à Dieu avant leur dernier soupir.

Quant aux sorcières, elles étaient brûlées vives à la croix d'Orbey. Sans doute à proximité du sabbat qui est vis-à-vis. Quand nous étions enfants, nous ne passions jamais seuls dans ce coin-là, le soir, car les histoires de sorcières nous faisaient peur. Les personnes âgées nous racontaient des histoires de revenants, du diable... Les parents nous faisaient peur avec des histoires de sorcières et de "genaches" (sorcières) pour qu'on ne sorte pas le soir. J'avais une marraine qui faisait de la couture. Comme dans le village, il y avait des jeunes filles qui aimaient aussi faire de la couture, elles venaient chez ma marraine. Moi, j'aimais bien y aller le soir, parce qu'elles chantaient, s'amusaient bien, ça me plaisait. J'y allais un soir quand je vois près de la fenêtre une forme noire. C'était sûrement quelqu'un qui venait espionner. Alors moi j'ai été pris d'une panique terrible et je suis rentré à la maison en hurlant, en pleurant: "les genaches! Les genaches chez la marraine!" On nous en parlait tellement qu'on en voyait partout.

Le sabbat.

— Dans la partie supérieure de la commune de Fréland, vers "les Halles", se trouve un terrain connu sous le nom de "Sur la croix des champs Jureau". Cet endroit, dirigé vers Aubure, a la réputation d'être le rendez-vous des sorcières pour la célébration de leurs sabbats. Souvent on trouve des bouts de papier, des morceaux d'étoffes provenant de vêtements, et d'autres choses encore, tout cela formant des "souvenirs" de sabbat. Il est prudent de ne pas se laisser surprendre ici par la nuit. En même temps, ce lieu passe pour être un ancien champ de justice. Ce dernier attribut s'est gardé aussi fidèlement que celui des rendez-vous de sorcières ou "genaches".

— "La rencontre avait lieu presque toujours au même endroit: "Aux anneaux", entre le chemin du fossé et la Maison Rouge... C'était un endroit réputé maléfique... Que d'histoires on racontait... où il était question de mauvaises rencontres, de mauvais sorts. On lui avait appris à faire le signe de croix quand elle passait par là. On lui avait dit aussi de ne pas se laisser aborder par des inconnus et surtout de ne pas se laisser toucher... On citait des cas où les gens avaient été ensorcelés... C'est-à-dire qu'ils étaient tombés malades à vie sans que les medecins aient pu les guérir ni même les soulager."

— C'était la montagne où les sorcières se réunissaient pour leurs réunions et où elles appelaient le diable. Il y avait une clairière et elles arrivaient toutes au rendez-vous par des moyens extraordinaires. On disait même qu'elles se mettaient à cheval sur un balai, récitaient des mots de passe et hop! Le balai et la sorcière montaient dans le ciel et atterrisaient au "sabbat". Tout ça c'est des histoires de grand-mères.

La Roche des Sorcières.

Au flanc du Brézouard se trouve une grosse roche noire rivée au sol. Des mousses sombres et des lichens gris la couvrent. Tous les efforts des hommes pour la déplacer furent vains. Une fois au cours de l'année, quand, pendant les nuits sombres, la pluie frappe les petites fenêtres des fermes et la grêle martèle les toits des demeures perdues, alors un fait singulier se passa. Des entailles à la façade de la roche, ressemblant à des fenêtres, et les marques de deux pieds de cheval à la partie supérieure, commencèrent par s'illuminer et rayonnèrent de lumière. Dans les airs se firent entendre des bruissements. Des balais arrivent, de grands sabots, des tiges de genêts. Tous portent des ombres. Aux abords de la roche, la course prend fin et, descendant de leurs montures, des femmes se rassemblent: des jeunes, des vieilles, des belles. Toutes, elles entourent la roche noire et commencent à entonner une mélodie, au cours de laquelle un roulement sourd se fait entendre et qui précède un lourd silence. Au centre de la roche se dresse une ombre noire, immense. Doucement, les femmes s'approchent et confessent à haute voix tout le mal qu'elles ont fait. Elles reçoivent des réprimandes et des félicitations. A la moindre tentative d'approche faite par un être humain, se fait entendre par trois fois l'appel du crapaud. Aussitôt tout le monde saute aux balais et disparaît, tandis que l'ombre s'évanouit. Malheur au curieux qui approche et tombe dans le pouvoir des femmes, il est perdu sans faute. Un jeune homme, dont la fiancée prenait part au sabbat, avait juste l'intention de lui rendre visite. A mi-chemin, il croit la voir monter vers chez lui [...] Il la suit. Que vit-il à la roche aux sorcières? Sa fiancée se tenait au centre de l'assemblée et confessait comment elle avait essayé de perdre son amant. Fou de colère, le jeune homme saisit une pierre et la lança vers la sorcière. Avec des cris de rage, l'assistance l'accueillit, tandis que sa fiancée se jetait sur le curieux. Mais elle ne put lui nuire, car il portait dans sa poche un objet béni. C'est en courant que le jeune homme retourna au village pour s'assurer de la réalité de l'absence de sa fiancée. Que trouva-t-il à la maison de sa promise? Le cadavre de sa fiancée, la figure tournée sur le dos et, autour du cou, la marque de doigts géants.

Une drôle de nuit.

“En ce matin de printemps 1912 le Jacques, en compagnie de son oncle Claude, montait allègrement d'Hachimette vers le Breu, pour atteindre Labaroche, traverser la forêt du Hohnack et déboucher sur les fermes de la vallée de Munster. Ça faisait quatre jours qu'il avait épousé sa petite Louise. La fête était finie, et ils allaient acheter des vaches chez les marcaires de Hohrod, Sultzeren et environs... Toute la matinée ils passèrent de ferme en ferme sans rien trouver. L'année précédente avait été sèche, le fourrage avait manqué, certains avaient dû vendre leurs bêtes. En début d'après-midi, enfin ils en dénichèrent deux. L'occasion était bonne...

Jacques n'avait pas assez d'argent... L'oncle proposa de passer la nuit dans une auberge de sa connaissance pendant qu'il irait chercher ses sous. C'est alors que commença pour Jacques cette nuit qu'il ne devait jamais oublier... A peine avait-il quitté les pâturages d'Hohrod pour s'enfoncer dans la forêt de sapins que déjà la nuit se mit à tomber. Arrivé non loin du château du Hohnack, il s'immobilisa... Une mélodie, genre complainte, tantôt douce tantôt aiguë, chantée par des voix de femmes, lui parvenait... D'où cela pouvait-il venir? Il n'y avait pas de maison... D'ailleurs qui aurait pu chanter de cette façon? Il n'avait jamais rien entendu de semblable... Les voix s'approchaient et s'éloignaient comme un flux et un reflux de vagues... Jacques sentait la peur l'envahir... Il se souvenait des histoires qu'on racontait aux veillées et auxquelles il ne croyait guère... Il essayait de se raisonner: impossible... Il voulut courir, peine perdue... Il était comme cloué au sol avec l'impression que quelqu'un s'était emparé de lui... Puis subitement projeté en avant, il se mit à courir au hasard... Combien de fois fit-il le tour du Hohnack, il n'aurait su le dire. Il crut devenir fou... Enfin, il aperçut une maison qu'il reconnut, la Chapelle n'était plus loin; il était sauvé... Hors de la forêt, l'enchantement avait cessé. Il était près de deux heures du matin quand il arriva chez lui... Au déjeuner, il conta l'aventure à sa mère... Celle-ci lui dit: — “Eh bé... Lé Jnaches to etchermaient... J'tais tou d'par èque de béni quat t'évé. Mo père ne couarau pè d'vêches sna zavoudo sô o bé do pain béni da sé patches. Il avou bé rajo; té n'vu ré scoutait... Ça t'épparé”. (Eh bien ce sont les sorcières qui t'ont envoûté... Je t'ai toujours dit de prendre quelque chose de béni quand tu pars. Mon père ne cherchait pas de vaches sans avoir du sel ou du pain béni dans ses poches. Il avait bien raison. Ça t'apprendra.)”

La sorcière.

“Elles s'étaient connues sur les bancs de l'école du Grand Trait. Les parents de Catherine étaient propriétaires de leur ferme, de huit vaches, leur famille était honorable. Ceux de Babette habitaient une espèce de mesure, ils n'avaient que des chèvres... son père était journaliste et alcoolique et sa mère passait pour une “genache” (sorcière). Quand elles furent devenues jeunes filles, Georges, un garçon de Kébespré, les rechercha l'une et l'autre... Un jour il confia à ses parents: “Elle me piait bé lè Babette, j'voudrau bé n'allait la vère...” (Elle me plaît bien la Babette... J'aimerais bien la fréquenter...) — “T'ni sendge mi ça ré po ti, elle a peur et sè mère ça enne “jnache” (Tu n'y penses pas, ce n'est rien pour toi... Elle est pauvre et sa mère est une sorcière). Georges n'en parla plus, il épousa Catherine. Bien des années plus tard, un jour que Georges ramenait la farine du moulin de Lapoutroie, il rencontra Babette chargée d'un lourd panier. Après quelques hésitations... il s'arrêta pour la faire monter auprès de lui sur le banc posé en travers de la charrette et recouvert d'une couverture de “soudère” (soldat)... Le lendemain il s'aperçut que sa jambe gauche qui touchait la prétendue sorcière était enflée. Les jours suivants, le mal empira, il dut s'aliter. Et trois semaines plus tard il mourut sans que médecin ait pu quoi que ce soit. C'est authentique!”

“Faire le secret”.

A cette époque le curé des Huttes était M. H. dit “Hébioney”, originaire du Bonhomme. Les gens allaient le voir pour se débarrasser des mauvais sorts. Le curé M. de Pairs, né à Labaroche, [...] aidait aussi les gens qui se croyaient victimes d'un mauvais sort.

Il y avait des personnes spécialisées. Joseph P. de Lapoutroie, par exemple, [conseillait] contre les voleurs de fruits, de tourner cinq fois autour d'un arbre, une fois à l'envers, une fois à l'endroit, en priant. Grimpé sur un pommier, le voleur ne pouvait plus redescendre et il fallait de nouveau prier pour le délivrer.

3) Les esprits.

La nonne du Vorkopf.

Il est bon de ne plus courir les routes du Vorkopf, le soir, quand les églises chantent le jour mourant.

Un homme de Labaroche avait fait des courses à la pharmacie, l'Angélus sonna quand il quitta la ville impériale pour regagner sa ferme. Tenant la fiole dans sa poche, il monta le chemin. La nuit tombait de plus en plus rapidement et de ça et de là, le hululement mystérieux de la chouette traversait la forêt. Le promeneur solitaire s'arrêta et examina le chemin. Les sapins lui semblèrent connus. Oui, là-bas, se trouvait l'embranchement de la route qui menait chez lui. Il s'engagea dans le nouveau chemin et fit une descente jusqu'à ce que le chemin s'arrêta subitement dans une haie d'églantiers. Il ne put avancer, ni reculer. De tous côtés, il sentit les épines. Tout à coup il vit à sa gauche une lumière. Malgré la douleur cuisante des épines, il se fraya un passage à travers la haie, tout heureux d'avoir trouvé un compagnon de route. Mais voilà que la lumière se trouvait déjà plus haut. Vite il se mit en devoir de courir après. La voilà devant lui, c'était une lanterne qui se balançait. Il appela! Pas de réponse. En contournant un sapin, il se trouva en face de la source de clarté et du porteur de la lanterne. C'était une femme: une nonne. Son visage ressemblait à du parchemin, tout vieux, tendu sur un crâne. De longs voiles tombaient jusqu'à terre. Dans la figure dépourvue de sang, il n'y avait de vivant que deux yeux. Ces yeux entrèrent comme une vrille dans le cerveau du malheureux, éteignant la volonté et la pensée. De grosses gouttes de sueur tombèrent de son front, ses cheveux se dressèrent, et c'est en se plaignant à voix haute, comme d'une douleur physique, qu'il regarda, qu'il regarda encore et qu'il regarda toujours. Il était obligé de regarder, de marcher et de suivre. Tantôt la nonne était à gauche, tantôt elle se glissait à sa droite. Il n'y avait aucune possibilité de fuite. Toute la nuit la promenade par-dessus roches, racines, alla son train endiablé, jusqu'au moment où le jour naissant commença à faire pâlir les étoiles. Tout à coup résonna le chant vigoureux d'un coq et la nonne sembla être bue par la lumière. Le promeneur nocturne se retrouva au milieu de la forêt au-dessus du hameau de Hachimette qui brillait dans les lueurs de l'aube.

Quiconque tombe entre les mains de la nonne du Vorkopf, doit marcher tout la nuit, jusqu'à ce que le chant du coq le délivre. C'est pour cela que les gens de Labaroche préfèrent rentrer le jour pour ne pas rencontrer la nonne et subir ses sortilèges.

Les hommes noirs du Faudé.

Le "Faudé" occupe, tel un roi, le centre de la vallée, qu'on peut admirer dans toute sa splendeur du haut de son sommet. Les sapins noirs et les rares fermes pendues à ses flancs, font sur tout promeneur une impression de silence et de mystère. Cette sensation s'accroît encore le soir, quand la nuit descend des sapins. Les habitants ne circulent pas volontiers de peur de rencontrer "les hommes noirs". Ces hommes sont couverts de noir de la tête aux pieds. Un long manteau noir les habille, tandis qu'un chapeau de même couleur cache leur visage. Ils suivent une voiture noire transportant un cercueil et couverte également d'un drap noir. Durant les nuits noires, ils montent le Faudé et disparaissent dans une fente des roches. Quiconque a rencontré les hommes noirs a vu la mort. Est-ce sa propre mort, le dernier des hommes noirs se retourne et lui fait un signe. Est-ce la mort d'un parent ou d'un ami, le bras de l'homme noir indique la direction de la demeure de celui qui doit partir au royaume des ombres. Jamais on ne doit essayer de leur parler ou de les suivre, sans cela on peut être sûr de mourir sous peu. Bien au contraire, devra-t-on s'efforcer de prier pour le repos des âmes, pour que la vision sinistre ne puisse être nuisible.

Le Chénor.

Dans la vallée de Fréland, Chénor, mot du patois celtique, se compose de "tché" et de "nor", "tché" venant du mot "lè tchette", le chat, et "nor", noir. Le vocable "chénor" veut donc dire: le chat noir.

De tout temps on attribua des pouvoirs spéciaux aux chats noirs, donc aussi à celui qui hanta la route du "chénor". Un homme de Fréland avait fauché toute la journée dans les prés, en face du "Limbach". Surpris par la nuit, il retourna à la maison. Il montait lentement la route de la vallée, lorsqu'il entendit le miaulement plaintif d'un chat. Notre homme, saisi de pitié, se mit en devoir d'aider la bête malheureuse. Il examina l'endroit et ne trouva rien. A peine avait-il fait quelques pas, que l'appel plaintif retentit encore. Il appela le chat et sentit à son pied gauche le frôlement léger de la bête. Il se baissa et ramassa un petit chat tout noir qu'il porta vers le village. Tout à coup il sentit une grande lourdeur dans son bras. Le chat devint subitement de plus en plus grand et de plus en plus lourd, se cramponnant à la veste du paysan. Il lui fut impossible de se défaire de la bête extraordinaire. Soufflant et suant il continua son chemin. Voilà que pour son bonheur, il se souvint d'une croix au bord du chemin, tout près. Il y alla et bien que le chat se débattît avec rage, il rassembla ses dernières forces, le pressa contre le tronc en invoquant les trois noms très saints. Aussitôt le chat s'affaissa et se sauva dans la montagne, poussant des miaulements plaintifs. Seulement bien tard et complètement exténué. L'homme franchit le seuil de sa demeure.

II. Médecine populaire.

1) Vertus des plantes.

— On cueillait de la frêle (queue de chat) contre toutes les infections, en applications externes, en tisanes. On vendait des violettes, cinq pfennigs le cornet, au pharmacien.

— Ici aussi ils ramassaient la digitale, il y a quelques années, pour la pharmacie. Simplement il ne faut pas vous en servir vous-même. Et même, voyez, le muguet; vous pouvez, c'est très bon pour le cœur, mais pas plus que deux grammes. En réalité c'est vingt-cinq grammes pour les infusions, mais pas plus que deux grammes pour le muguet, la fleur du muguet, c'est un poison. Dans les plantes vous avez pour faire des inhalations, des cataplasmes, il y en a de toutes sortes, mais en plus de cela, il faut les récolter en temps voulu. Voyez quand c'est mal récolté... C'est ce qu'on appelle le "mantelet de dame", ça. C'est le géranium sauvage, pour les diabétiques.

2) L'arracheur de dents.

C'est la vérité, j'ai été me faire arracher les dents. Il y avait deux frères, les frères Georges, ils arrachaient les dents. L'un était le parent de M... L'autre était le boulanger. Un exemple... J'avais mal aux dents. Mon père disait: (il n'y avait pas beaucoup de dentistes et il fallait aller à Colmar): "Eh bien! Tu iras faire arracher ta dent". On y allait. On s'asseyait à la cuisine. La dame tenait la tête, et puis alentour de sa tenaille il mettait son mouchoir (il fallait y aller avec un mouchoir). Alors vous ouvriez votre bouche et avec sa tenaille il tournait ça, il arrachait votre dent. Puis après il vous donnait un verre d'eau et vous crachiez dans le vase de nuit. Et ça y était... Avec une tenaille spéciale.

J'ai été chez les deux. Une fois j'ai été chez l'autre. Il serrait la tête tellement fort qu'on était tout étourdi. Ce n'était pas plus douloureux que maintenant. Si vous aviez une dent avec un abcès, il y allait carrément.

3) Le rebouteux.

— On n'allait pour ainsi dire jamais chez le médecin. C'était le meilleur moyen de ne pas savoir qu'on était malade.

— La "Mérie J'ane" n'avait pas sa pareille pour soigner les entorses et dépanner les gens.

"En cachette on fit venir un rebouteux de Sainte-Marie-aux-Mines. Ce fut le frère de C. qui s'en chargea. Il dut se soumettre à un certain rituel... Par exemple, marcher devant sans dire un mot... sans se retourner tout au long du trajet. A la ferme, le rebouteux leur interdit de recevoir quiconque se présenterait, sur plusieurs jours. Le pire fut le médecin qu'il fallut éconduire. Le guérisseur chercha des brins de paille sur le fumier, les disposa en croix sur une poignée d'herbe cueillie aux alentours de la maison. L'opération devait être répétée exactement pendant plusieurs jours... Matin et soir, prières comprises. Il dit à Catherine qu'un sort leur avait été jeté... On essaya la "préée" ou queue de chat qui donnait souvent de bons résultats, peine perdue."

4) Vertus des pèlerinages.

"Faire le secret": on faisait [...] couler de la cire sur l'huile pour savoir à quel saint la maladie était attachée. On indiquait ensuite à quel lieu de pèlerinage il fallait aller.

"Une personne souffrante lui demanda de l'accompagner à Lourdes. Depuis longtemps elle désirait y aller, l'occasion était bonne. Elle aimait les pèlerinages, les foules, les églises baroques. Plusieurs fois déjà à Einsiedeln et à Mariastein, on l'avait vue arriver en guidant d'autres... Elles rejoignirent les pèlerins de St-Dié. Avant de prendre la route elle s'informa auprès d'anciens pèlerins des conditions du voyage... Il se faisait selon les circonstances et la chance, en diligence, en train, à pied, en charrettes, grâce à la bonne volonté des conducteurs. On logeait dans les auberges pour pèlerins, parfois dans des couvents, ou encore chez des particuliers hospitaliers. Elle y retourna bien des fois... pour des parents et des connaissances. On promettait, et la grâce obtenue, on l'envoyait. Puisqu'elle voulait bien et savait se débrouiller... On l'avait surnommée "lè podère dè Vûtche" (la mendicante de la Vierge).

“Y vo scout lo Bon Dû? Vo n'allau preydey lè Vûtche des Ermites, ça bé lan... Vo saũ bé exauey...” (Il vous écoute le Bon Dieu? Vous allez prier la Vierge des Ermites. C'est bien loin... Vous êtes bien exaucée...). — “Quat dje fais lo peulnètche, lé d'gens so d'ja exauçaient. Ils o permis, ils no leuré peurmesses. D'jévé rmercie lè vûtche; ça torto”. (Quand je fais le pèlerinage, les gens sont déjà exaucés. Ils ont promis, ils tiennent leurs promesses. Je vais remercier la Vierge. C'est tout...).”

— Après Notre-Dame-des-Ermites, elle visita Lourdes avec un pèlerinage “lorrain”. Un “char à bancs” de Lapoutroie la conduisait avec d'autres jusqu'à Saint-Léonard où ils prenaient le train. Elle revint de Lourdes avec un immense chapelet de bois noir aux grains finement ciselés, portant une sorte de grosse médaille avec cette inscription: “Allez boire à la fontaine et vous y lavez”. Il se terminait par une grande croix où on lisait: “N.D. de Lourdes. Souvenir du Jubilé 95”. On pouvait le voir accroché à la tête de son lit...

5) Les soins aux bêtes:

Quand les bêtes étaient malades, on appelait Rodolphe. Il avait une recette pour faire une tisane qu'on nommait: “le thé de Rodolphe”. C'était le pharmacien qui le préparait.

III. Croyances et dictons populaires.

1) Le temps.

— Quand il y avait de l'orage, ceux des Hautes-Huttes sonnaient la cloche de la chapelle Sainte-Barbe et les orages s'en allaient vers la plaine. C'était Sainte-Barbe qui les protégeait, les vigneron se sont plaints, ils ont protesté, alors ils n'osaient plus sonner leur cloche. Ils avaient confiance en Sainte-Barbe et vous savez, c'est ça qui compte.

— Il y a encore les oignons. A la veille de Noël, on met les coupelles d'oignon, ça fait comme un petit panier, sur la table. On en met 12. C'est les douze mois de l'année. Tu mets un grain de sel dedans. Quand on revient de la messe de minuit, on regarde. Là où les grains de sel ont mouillé la coupelle, c'est le mois qu'il pleuvra. Ça s'est toujours révélé exact. Mais il faut le faire entre onze heures et minuit.

Pour savoir le temps qu'il fera dans l'année à venir, il faut observer le temps qu'il fait les jours entre Noël et les Rois. Chaque jour représente un mois de l'année.

Vous savez, les dictons, c'est basé sur l'observation du temps, de la lune. Les paysans, ça ne parle pas beaucoup, mais ça observe!

— Le vent qui tire le jour du “tchenivraye” tirera toute l'année. Si c'est la bise, on l'aura toute l'année. Quand la bruyère est courte, l'hiver n'est pas très froid. Quand les jonquilles sont longues, il y aura beaucoup de foin. A la Chandeleur, on ne doit pas voir clair avant huit heures du matin, autrement c'est mauvais signe. Ça sera une mauvaise année.

Autant d'heures de soleil le jour de la Toussaint
Autant de semaines à souffler dans les mains.

De la Toussaint jusqu'à l'Avent,
Jamais trop de pluie ni de vent.

Après trois gelées blanches,
L'eau en avalanche.

L'hiver peu pressé
Vient avec la Saint-André.

Quand Saint-Jean blanchit la mousse,
Saint-Sylvestre n'aura rien dans sa bourse.

Noël au balcon,
Pâques aux tisons.

Lorsque décembre est trop beau,
Mal présage pour l'an nouveau.

Le vent qui souffle messe de minuit sonnée,
Indique le vent dominant de l'année.

Si l'hiver ne fait son devoir en décembre et janvier,
Au plus tard le fera dès le deuxième février.

Les douze jours entre Noël et les Rois
Indiquent de l'année les douze mois.

Brumeux octobre
Pluvieux novembre
Font bon décembre.

Qui, à Noël, cherche l'ombrier,
A Pâques, cherche le foyer.

A la Saint-Thomas,
Les jours sont plus bas.

La neige des Avents
A de longues dents.

L'hiver est souvent là
Dès la Saint-Nicolas.

Après Noël
Bise nouvelle.

Brouillard dans le croissant
C'est signe de beau temps.

Brouillard dans le décor
C'est la pluie avant trois jours.

Quand il pleut dans la vallée le jour de Saint-Luc,
L'eau qui tombe est neige sur la montagne.

Vilain lundi
Belle semaine.

2) Les récoltes

Le Champ du Diable.

Le comte de Ribeaupierre voulait avoir plus de forêts pour chasser. Il a dit: "Il faut replanter des arbres là-dedans". Alors il a donné de la graine au maître du haut-fourneau pour qu'il la distribue à ses ouvriers pour aller semer de la pinasse. Ils se sont dit: "Mais nos vaches, où vont-elles pâturer?" Alors ils ont joué un bon tour. Ils ont semé la graine, oui d'accord, mais dans la gueule du haut-fourneau. Il a dit: "M'enfin rien n'a poussé", quand il est venu voir si cela poussait, "rien n'a poussé". Le maître de la forge a dit: "Mais on a semé", mais il n'a pas dit où. Le comte de Ribeaupierre s'est exclamé, alors c'est le champ du Diable, et le champ porte encore le nom de "champ du Diable".

— Pour les carottes par exemple, on les semait sous le signe de la Vierge, et des Poissons. Pour que ça donne une belle racine, bien lisse. Sous les autres signes, celui du Scorpion par exemple, ça donne énormément de pattes. C'est pas une belle carotte. Nous avons fait l'expérience une fois de les replanter sous le signe du taureau, ça a donné deux grosses racines de chaque côté. Et croyez-moi, c'est basé sur mon expérience et c'est vrai!

Qui vend son fumier
Vend son pain.
Qui vend sa paille
Vend son grain.

Par vent du nord,
Aucun poisson ne mord.

Si on sème les haricots le jour des Rogations,
Ils viennent par processions.

Si on a de l'argent dans la poche quand on entend le coucou,
On en aura toute l'année.

Par bel été de Saint-Martin,
Il fera bon semer son grain.

A la Sainte-Catherine,
Toute plante prend racine.

A la Sainte-Catherine,
Fais de la farine,
Car à la Saint-André,
Le bief sera gelé.

Sème le jour de Saint-François,
Ton blé aura du poids.

Neige de décembre
Est engrais pour la terre.

Après la Saint-Clément,
Ne sème plus ton froment.

Le jour de Noël humide
Donne greniers et tonneaux vides.

A la Noël froid dur
Annonce des épis sûrs.

Clares nuits de Noël,
Clares javelles.

Beaucoup de paille et peu de blé
Quand Noël est éclairé.

L'histoire avec un grand "H"

— "J'ai une pièce d'argent de trente sols. C'est Louis XVI et c'est écrit: "An 4 de la Liberté". Je la garde précieusement".

I. Les guerres anciennes: l'Autriche et la Hollande.

C'est la maison qui s'appelle "l'Autriche". Il paraîtrait que des Autrichiens auraient logé là, soit au cours des guerres, soit après. Personne ne sait au juste. Peu à peu on a appelé "Autriche" tout le coin. Au-dessus l'endroit s'appelle "la Hollande". C'est peut être la même histoire. C'est peut être des Hollandais qui seraient venus de la Hollande et qui auraient campé là.

II. La légende napoléonienne.

Chanson: Sur les bords de l'Yser.

C'était un soir sur les bords de l'Yser
Un jeune Français qui était en faction
Vinrent à passer trois vaillants militaires
Parmi lesquels était Napoléon.
Qui va là, cria la sentinelle,
Qui va là, vous n'y passerez pas.
Si vous passez, craignez ma baïonnette,
Retirez-vous, vous n'y passerez pas (bis).
Halte-là!

Le lendemain, au grand conseil de guerre,
Napoléon lui demanda son nom.
Tiens, lui dit-il, voilà la croix de guerre,
La croix d'honneur et la décoration.
Que diront donc les gens de mon village
Ils viendront tous, ce sera pour la voir.
Je leur dirais qu'au prix de mon courage,
Regardez la, mais ne la touchez pas (bis)
Halte-là!

Autre version: Au pont d'Arcole

Un brave militaire
Pendant la nuit était en faction
Vinrent à passer trois jeunes téméraires
Parmi lesquels était Napoléon.

Napoléon lui dit
Qui vive sentinelle
Fais-nous du large
Et laisse-nous passer.
Oh! Non, dit-il
Craignez ma baïonnette
Je vous le jure
Vous ne passerez pas. Halte-là (bis)
Vous ne passerez pas. Halte-là!

Napoléon dit à ses camarades
Saisissons-le, c'est un mauvais sujet
Arrêtez-le, pendons-le à cet arbre
Et nous dirons c'est un soldat français

Si je suis Français, le soldat lui répète,
Si je suis Français,
Vous ne passerez pas, halte-là (bis)
Vous ne passerez pas, halte-là...

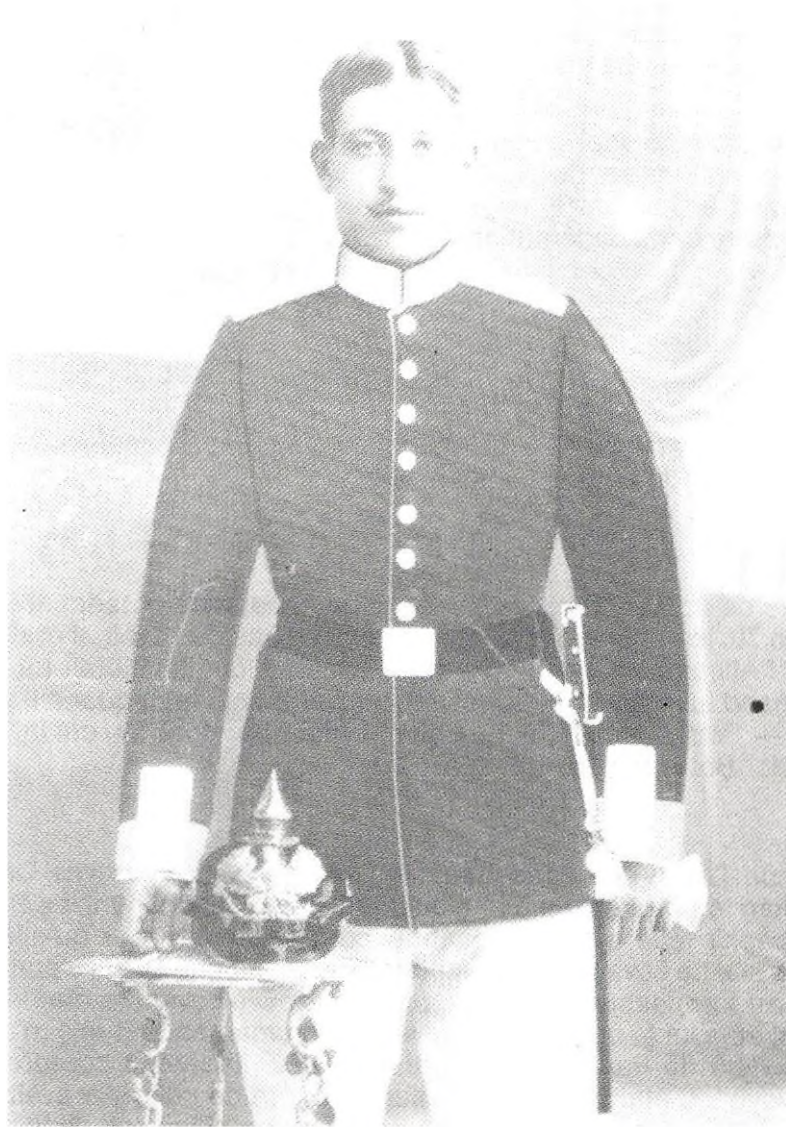
Ici s'arrêtent mes souvenirs. Le brave soldat fut décoré pour son courage.

III. L'occupation allemande.

1) Le "Pré des Prussiens".

En allant de Hachimette à Kayzersberg, on aperçoit au bord de la route, en arrière de la forêt, une croix de pierre recouverte de mousse et de lichens. Une inscription en langue allemande ne dit que: "Krieger? 1870". Aucune date, aucun nom ou autre renseignement n'indiquent âge et patrie du mort. Ce laconisme peu usité a fait naître le conte suivant:

C'était pendant l'année 1870. La bise régnait en maître dans la vallée. Les sapins bourdonnaient comme un orgue immense, la neige crissait sous les pas des voyageurs. Voilà qu'on entendit dans le village une rumeur faible et la cadence de nombreux pas. Avec beaucoup de précaution on s'aventura à la fenêtre. Qu'y voyait-on? Des francs-tireurs montaient la vallée en hâte, des hommes fatigués, exténués, les uns aux têtes entourées de bandes ensanglantées. Les derniers s'écrièrent: "Attention, les Prussiens arrivent!". Cette parole fit sur la population tranquille, le même effet qu'un bâton poussé dans une fourmilière. Immédiatement on détacha les vaches, on ramassa en hâte les quelques effets et on cacha tout dans la forêt, tandis qu'on enfouissait l'argent et l'or dans les écuries. Puis le silence s'installa, le silence inquiétant, dérangé seulement par la plainte monotone du vent et la descente de la nuit dans les fonds de la vallée. Tout à coup on perçut sur la route le piétinement des chevaux, des pas et des commandements étrangers. Des portes s'ouvrirent et livrèrent passage à des hommes aux longues barbes et casques à pointes. Les étrangers durent se baisser dans les chambres basses des fermes.



Un habitant d'Orbey soldat de l'armée prussienne avant 1914 -

Dans une des premières maisons du hameau, un soldat entra chez une veuve. Il s'assit à table et parla. Voyant que la veuve ne comprenait pas sa langue, il mit sa main à sa bouche et fit le mouvement de mâcher. La femme qui, en fait de nourriture, ne possédait plus qu'une côte de lard, et un pain tout frais, secoua la tête. Le soldat étranger, furieux, sauta sur le buffet et brisa la porte à coups de crosse. L'ouverture béante lui fit voir le trésor caché, qu'il s'appropriâ en riant joyeusement. Il se mit en devoir d'avaler tout gloutonnement, mettant même la couenne dans sa musette pour l'employer à graisser ses bottes. Puis la chaleur de la chambre basse l'endormit. La veuve profita de ce moment propice pour se sauver chez les voisins. Mais au milieu de la nuit on entendit des hurlements atroces. Inquiets, les soldats se levèrent pour prendre les armes, et tous accoururent à la maison de la veuve. Qui virent-ils ? Sur le plancher, le soldat se tordait dans les douleurs, tenant ses côtes et poussant des clameurs de détresse, coupées de râles. Il fit encore le récit de son repas, se tendit dans une convulsion suprême, et mourut victime de sa glotonnerie, qui l'avait fait voler le dernier pain d'une veuve.

Dans le soleil levant, ses camarades lui creusèrent une fosse au bord de la forêt, où il repose encore aujourd'hui: inconnu, oublié.

2) Problème de langue.

Mme C.: Ma maman est morte il y a six ans. Elle allait à l'école avant 14. Ils avaient une heure de français par semaine.

Mme H.: Et quand nous étions à la récréation, il fallait causer allemand.

Mme J.: Un moment donné, c'était une semaine en français, une semaine en allemand. Et quand c'était français, on parlait français dans la cour et quand c'était allemand, on parlait allemand.

Mme H.: On avait quand même des heures de français, une ou deux heures. Mais il fallait causer allemand dans la cour, toujours allemand. Et on avait une note de moins si on causait français.

Mme C.: En 1940 on nous avait donné sept ans, aux Vosgiens, pour apprendre l'allemand, et on disait: "En sept ans, il y aura des souris qui auront changé de trou". Et on avait le droit de parler français. On s'en allait à Colmar. Si par exemple on se faisait arrêter parce qu'on parlait français, on montrait notre carte d'identité: "Ah bon, ben, c'est gutt". Si on était de là-haut, "gutt", on avait le droit.

3) Satire de l'occupant.

Chanson: As-tu vu Bismarck?

As-tu vu Bismarck sur le pas de sa maison ?
Il battait sa femme à grands coups de bâton.

Bote to cu to là.

J'avais un oncle qui était clerc de notaire. Dans ce temps-là on achetait le notariat et il voulait l'acheter. Comme c'était en 70, les Allemands sont venus, il n'a pas pu l'avoir. Il était tellement furieux, mon oncle, que l'Allemand ait acheté le notariat, alors que lui il était toujours greffier ! Alors un jour l'Allemand lui a dit: "Comment est-ce que je dois faire quand il y a de la visite ? Asseyez-vous là ?" — Pour l'embêter il lui a dit: "Il faut dire: bote ton cul là". (Vous avez compris). Alors il disait: "Bote to cu to là".

Elégances

Ah oui ! Ils sont farceurs par ici. J'avais seize ans quand les Allemands sont arrivés. Ce qu'on a pu se régaler sur les Allemands ! On trouvait à dire quelque chose sur chacun. Il y en avait une qui avait une robe en papier. Elle avait fait confiance à une couturière qu'elle n'avait jamais osé la laver parce qu'elle ne savait pas le résultat. Il y en avait une autre, c'était une vieille fille qui avait un manteau formidable, et un jour, on s'est trouvé devant la mairie, où il y avait un kiosque à l'époque, et je lui ai demandé d'où venait son manteau. Et elle m'a dit: "Ah, er kommt von Paris" (il vient de Paris). C'était vrai, c'était un manteau couture. "C'est ma cousine qui me l'a envoyé". C'était encore du pillage. A côté de cela elle avait, avec ce beau manteau, un filet, comme nous on mettait la nuit, sur la tête. Elle avait ce filet et sur les oreilles il y avait une jolie fleur accrochée dans le crochet. Alors on l'a appelée: "Floraison tardive".

4) Les passeurs.

— Mon mari pendant la guerre était passeur. Au Bonhomme il avait été chercher du foin, pas loin de la frontière. Comme il était passeur, il y avait justement des gens qui voulaient passer, qui voulaient se sauver. Et ils ne pouvaient pas passer parce que juste au col du Bonhomme, il y avait tous les douaniers. Alors ils les ont mis dans une voiture de foin. Dans l'intervalle voici les douaniers qui s'amènent, ils avaient leur nez toujours partout, c'était des Allemands. — "Ah vous transportez du foin, et puis c'est lourd!" — "Vous pourriez nous aider à pousser". Alors c'est l'Allemand qui a poussé le chariot de foin où il y avait les prisonniers qui s'évadaient.

— C'est en février 41. Et on parlait beaucoup de l'incorporation dans l'armée allemande. Mon frère me dit: "Puisque tu connais le chemin, c'est bien simple: je pars avec toi!" — "D'accord, on prendra des chemins détournés". — "Si on rencontre des douaniers, on ne leur fera pas de cadeaux... De toute façon, il n'y a rien à faire, je ne veux pas rester ici". Alors, un beau jour, il a pris un de ses copains, et puis on est parti. Je crois bien que la première fois, la sœur du copain m'avait accompagnée. Il n'y avait pas tellement de neige cette année-là. J'ai donc pris des chemins détournés vers Barançon (il faut vous dire que je suis passée par le Faudé, derrière chez nous, par la Tête des Faux; on est redescendu entre le col du Bonhomme et le col du Louspach). Alors on arrive donc à Barançon avant d'arriver à Plainfaing. Là on entre dans un petit bistrot au bord de la route. Il y avait des bûcherons qui étaient en train de boire un verre et une dame déjà d'un certain âge qui servait. Quand ils nous ont vus, les bûcherons ont dit: "Tiens, en voilà qui se sauvent". — "Eh bien oui, que j'ai répondu, on se sauve". Alors les bûcherons me disent: "On va vous montrer un chemin". — "Mais moi, il faut que je reparte, je n'ai pas le temps". Alors la dame du bistrot a dit: "Laissez-les, moi, je m'en occuperai". Alors, vous voyez, j'étais bien tombée. Le lendemain, j'en ai passé trois autres, de la même famille. En revenant, j'ai presque marché sur un douanier qui dormait, son fusil à côté de lui. Heureusement qu'il n'y avait pas de chien! J'ai fait demi-tour, tout doucement, et après j'ai couru, j'ai couru... Je me suis assise dans un pré, tellement j'étais fatiguée.

Puis mon petit frère est venu avec moi. Une fois même, il a passé des Alsaciens, sans moi. On était donc tous les deux à partir de ce moment-là. Moi je marchais devant, lui derrière. A la file quoi. Oh! Je me souviens une fois, de loin, j'ai vu des douaniers. On est passé plus loin, ma foi, et on est passé sans voir personne... Oh! Ben on profitait du clair de lune, mais il n'était pas question de s'éclairer. Ensuite, j'ai pris contact avec Monsieur B. C'est lui qui me les envoyait. Et puis beaucoup de personnes à Orbey savaient que je passais les déserteurs. Je ramenaient des livres en français, des médicaments. Vous savez, en face de chez B., il y avait un Juif qui était bien malade, je lui en ramenaient. De fil en aiguille, j'en ai passé, j'en ai passé. Il y en avait toujours qui se présentaient. Tous les dimanches, on passait la frontière. J'en ai fait passer au moins soixante puis j'ai été prise.

IV. Les combats.

1) Les horreurs de la guerre.

"Lé crëy do p'tit Lora" (1)

Quand on quitte Labaroche, il y a "Lé crëy do p'tit Lora". Ça date de 1870, il a été torturé par les Uhlans. Et la vieille cousine qui aurait maintenant 124 ans, elle avait six ans à l'époque, racontait qu'ils l'entendaient crier. Ils ne l'ont pas seulement mis à mort, ils l'ont torturé. Ils l'entendaient crier jusqu'en bas au "Riou" tellement ils lui en ont fait voir. Alors on a érigé un calvaire, avec une petite plaque en émail au-dessous.

L'enfant de chœur.

Son petit frère allait chercher les hosties, les Français ont tiré sur ce gosse qui avait onze ans. Il avait été chercher les hosties en bas, pour le curé. Et pendant la journée, ils n'ont pas pu le secourir. Ils ne savaient pas s'il était mort ou seulement blessé. Ils n'ont pas pu le secourir parce que chaque fois qu'ils faisaient mine de sortir, on leur tirait dessus, et c'était toujours le même. Et après la guerre ce bonhomme qui a su sur qui il avait tiré est venu à genoux demander pardon à la mère.

(1) La croix du petit Laurent.

2) Un soldat.

J'aurai samedi 85 ans. Je suis né au Bonhomme. Le cinq août 1914 j'avais 19 ans et demi, et je devais servir mon service militaire l'année-là. Je suis parti le 5 août 1914 à Colmar et de là on a été envoyé — on était 700 Alsaciens — à Illfurt dans la Thuringe. C'est loin au milieu de l'Allemagne. Là, comme il n'y avait pas de place dans les casernes, on nous a mis en pension chez les civils. Et on allait faire l'exercice à la caserne. Au bout de huit jours il y avait de la place dans la caserne. On a été environ trois semaines, on nous a de nouveau changés. Nous sommes venus à O..., un petit village près de Mayence. Là je restais de nouveau en pension dans une famille. Trois semaines après on est partis au front en France. Je suis parti dans un village à neuf kilomètres de Soissons.

Blessé.

Le premier décembre, j'ai été gravement blessé. Je suis parti dans un brancard et on m'a mis sur une charrette, traînée par un cheval. On m'a pansé, j'étais rempli de sang. Après on m'a transporté dans une église. L'église était remplie de blessés et le lendemain il est venu des camions pour nous chercher. J'ai eu de la chance parce que j'ai été pris dans les premiers. On nous a emmenés dans un hôpital à Chauny. Là j'ai aussi été dix-sept jours. Après je suis parti dans un train de la Croix-Rouge de Chauny à Berlin. Le train a mis deux jours pour faire le voyage. J'ai été bien soigné et j'y suis resté six mois. On m'a sorti un gros éclat de la jambe.



Soldats - 1915 -



Les tranchées - 1915 -



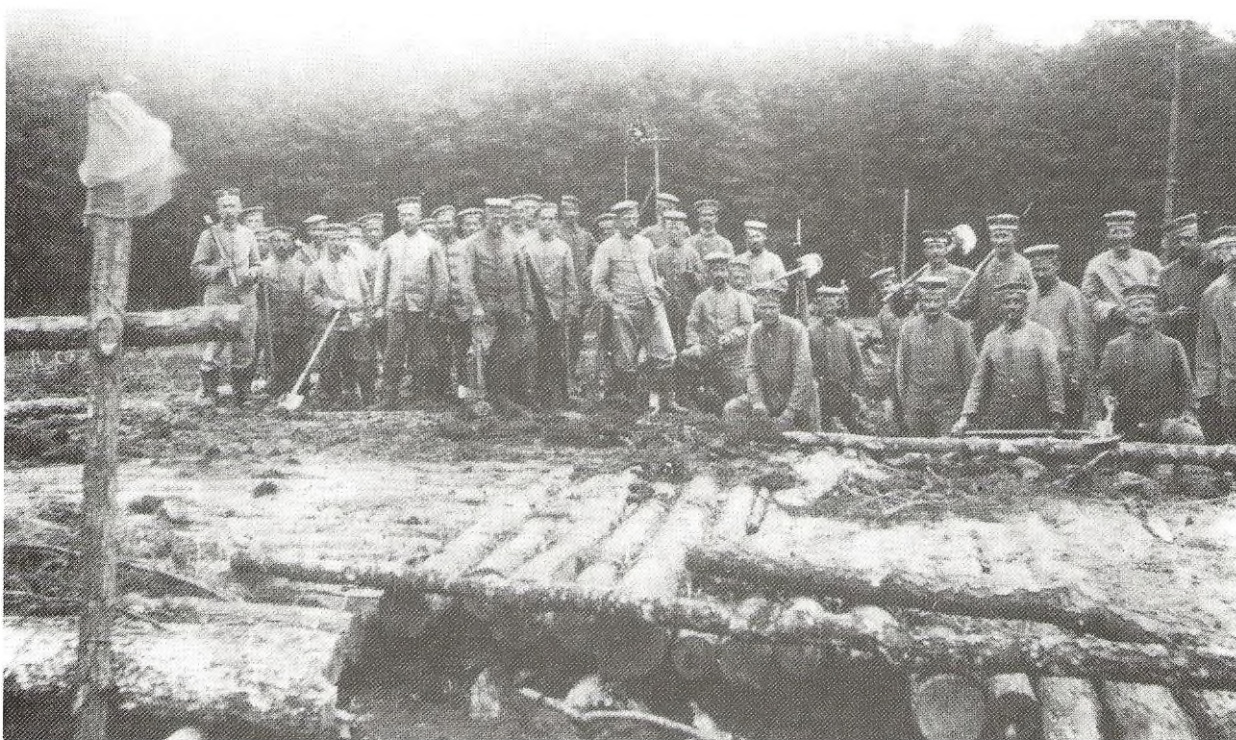
Les jeunes d'Orbey - Tannach au Armierungsbataillon d'Obersaasheim -

Berlin.

Au bout de six mois on m'a envoyé à Charlottenbourg. C'est encore Berlin. C'était une maison de convalescence. J'ai été bien. Il y avait un Berlinois au lit à côté de moi, et il m'a invité à faire des visites chez eux. On était bien reçu. On recevait des biscuits, du thé, du café. Dans presque chaque maison à Berlin, il y avait des pianos automatiques. Et le dimanche après-midi, c'était le jour de visite à l'hôpital. Les riches de Berlin nous apportaient ce qu'on voulait: des cigares, des oranges, même de l'argent. Et ils nous invitaient à aller chez eux. Et j'ai encore eu de la chance. J'étais dans un foyer de soldats. On pouvait écrire et on s'amusait. Et tout était gratis dans un foyer de soldats. Mais l'argent devenait rare. Un jour que nous étions allés boire une bière, j'ai tendu ma dernière pièce de dix marks. L'aubergiste m'a dit: "Est-ce que vous en avez encore des autres?" — J'ai dit: "Non. C'est ma dernière pièce, mais tant pis. Si j'avais été tué au front, je ne l'aurais plus non plus". Et ma foi, il nous a donné à boire tout l'après-midi et à la fin, il m'a rendu la pièce de dix marks. Je connais Berlin aussi bien que le Bonhomme. Chaque fois que je pouvais sortir, je sortais. On était bien reçu partout. Je me débrouillais tout seul, parce que le Berlinois qui était avec, m'avait renseigné. J'ai été même faire une promenade sur la Sprée. Au bout de six semaines ils nous ont demandé dans quel régiment on était. J'ai dit que j'étais dans l'infanterie n° 82. Alors mon régiment se trouvait à Worms, ici tout près du Rhin. Je suis revenu à Worms. Il n'y avait pas de place dans les casernes et on "restait" de nouveau en pension. Au bout d'un mois, notre régiment repart dans la Thuringe. Mais pas de casernes. On était chez les civils, de nouveau. Au bout de huit jours, comme on avait installé les cuisines dans une maison, on est reparti à la Compagnie. Je n'étais plus trop bon pour aller à l'exercice, alors j'épluchais des légumes et je faisais quelques courses. Je suis venu là au mois de juin 1915. Et puis j'ai été reconnu que j'étais bien guéri. Il fallait repartir au front. C'était dommage, je serais bien resté là.

Le front russe.

On m'a envoyé au front. On s'est rassemblés à Güttingen, et on nous a envoyés en Russie. Parce que les Alsaciens sur le front en France, on faisait le piquet, beaucoup désertaient. Le front russe était plus tranquille que le front français, ça battait moins. J'ai passé un fleuve sur la glace. Il y avait un mètre d'épaisseur de glace, tout passait dessus: les hommes, les chevaux, le matériel. Et puis en 1917, au mois de décembre je crois, la guerre a cessé en Russie. J'ai été jusqu'à Pleskow. Il faisait froid, ah! Il faisait froid! Ils semaient déjà le seigle au mois de septembre parce que l'hiver venait plus tôt.



Le front russe - 1916 -

De nouveau sur le front occidental.

Ils nous ont retirés du front, parce que ça marchait mal en Belgique. Il a encore fallu aller se battre en Belgique en 1918. J'y avais déjà été en 14. Encore aller se battre! On était près d'Ostende. Mais on ne pouvait plus tenir. Il fallait reculer presque tous les deux jours, au moins d'une quinzaine de kilomètres. Les Allemands faisaient sauter les ponts, mais ils étaient aussitôt reconstruits et on recevait des coups d'artillerie. Et on a reculé jusqu'à la ville de Gand. C'était une grande ville, il y avait jusqu'à 150 000 habitants. On était au front sur le cimetière de la ville de Gand. J'ai couché sur le cimetière une dizaine de jours. On était là avec nos mitrailleuses. Un jour les Allemands ont tiré sur nous, croyant que c'étaient les Français qui avaient avancé. C'était triste, vous savez. Au mois de novembre ça allait tellement mal, on a reculé et on s'est réfugié en ville. On n'y est resté qu'un jour et on reçoit de nouveau l'ordre de quitter Gand. Vous savez on en avait assez de la guerre.

L'armistice.

On était dans un petit village près de Gand et la nouvelle arrive que la guerre est finie. On a été contents. Mais on n'était pas au bout de nos peines. Il n'y avait plus de train pour revenir. J'ai marché onze journées. On faisait une quarantaine de kilomètres par jour. Je suis arrivé à Aix-la-Chapelle. Quand les Allemands sont arrivés à la frontière, ils nous ont mis la musique en tête et ils ont chanté "Deutschland über alles". Mais les civils ne venaient pas aux fenêtres applaudir. Ils nous ont mis dans le train et on est arrivé à Grefeld. Ils nous ont préparé nos papiers pour nous acquitter. J'avais été avec eux quatre ans et quatre mois. En les quittant, j'étais heureux de leur dire "Adieu"!

La Révolution en Allemagne.

De là, je suis venu à Cologne. Là, les marins s'étaient révoltés. C'étaient les premiers qui s'étaient révoltés. On n'osait pas bouger, les marins avaient les couteaux à la main. On est parti pour Francfort, puis on est arrivé à Kehl. Les Français nous attendaient au milieu du pont et on nous a emmenés dans les casernes à Strasbourg.



L'entrée des troupes françaises à Lapoutroie - 1918 -



L'entrée des troupes alliées dans le val d'Orbey en 1945

3) Une légende. La cloche de Ribeaugoutte:

C'était par une belle journée d'été. De bon matin déjà, les mouches tourmentèrent gens et bêtes, par leurs piqûres [...] Tout le monde dit: "Aujourd'hui, nous aurons un orage!" Tout paresseusement, les nuages arrivèrent [...]. Le soleil disparut et une lueur diffuse s'étendit par-dessus plusieurs vallées et montagnes. Les nuages se firent plus noirs, l'air était surchauffé, les bêtes dans les écuries piétinaient sans relâche. Le premier éclair fusa et de suite on entendit la cadence lointaine de la grêle. Le tonnerre commença par déchirer les airs, coup sur coup, martela le sol, flamme sur flamme, courut au ciel [...]. Le nuage descendit encore plus près du sol, les eaux tombèrent sous forme de cataracte. Le vent hurlait, cassait les sapins, brisait les branches, tandis que l'eau libérait les racines. Des rivières brunes glissaient sur la pente, arrachant tout [...]. Tout allait vers le fond du vallon, comme aspiré par un pouvoir inconnu. Les flots frappaient aux maisons, tapaient aux volets, se ruaient à travers les habitations [...]. L'église, les fermes, se mirent en chemin vers la vallée. Elles tremblaient, oscillaient, se pulvérisaient, balayées par les flots jaunes [...].

Bien tard dans la soirée, la tourmente se calma, s'arrêta. La moitié du hameau était partie [...]. Lentement le hameau se remit. Les pioches et les pelles entrèrent en action. L'école et l'église [furent reconstruites] sur l'autre versant de la montagne, mais le clocher resta muet, sans âme: la cloche était couchée bien profondément dans la rivière de boue et de sable au bord de la route. Personne ne savait où!

Et voilà que l'âme populaire se mit à rêver et à conter. Une nuit, un homme du hameau vit en songe la cloche enfouie tout bas, dans la terre humide. Il la vit se balancer faiblement et sonner, comme si elle voulait appeler au secours. A côté de la cloche se dressait, sur la pente de la montagne, un vieux saule déformé, qui semblait rire avec une joie méchante, dans la lumière argentine de la lune. Le lendemain, l'homme dit son songe aux autres habitants. On l'écoula, mais on haussa les épaules d'un mouvement significatif. De nouveau l'homme revit en songe la cloche et l'arbre. Dès l'aube, il se mit à la recherche de l'arbre, et le découvrit réellement au bord de la route. Il retrouva cette figure monstrueuse qu'imitait le tronc vieilli dans les tempêtes. Le soir, lorsque tout le village fut couché, il se leva, prit les outils et descendit pour commencer les recherches. Il travailla sans relâche. La sueur lui coulait du front et il n'avait encore rien découvert. Exténué, il s'arrêta, remonta au bord du fossé et considéra l'arbre. l'ombre d'une des branches tomba dans le coin de la fosse où brilla un caillou. L'homme redescendit pour examiner ce caillou. Il se baissa pour le ramasser, mais le caillou ne bougea pas, tant qu'il tira. Il prit la pelle pour creuser tout autour. Au premier coup de pelle il entendit un son métallique. C'est la cloche! Un cri de joie monte dans l'air et au petit jour les habitants apprennent la bonne nouvelle. Heureux, ils libèrent leur cloche, la garnissent de fleurs et la conduisent au nouveau clocher.

Pendant la dernière guerre, elle dut descendre, mais pour occuper un refuge sûr au fond d'une grange. Chaque fois qu'un habitant du village colorait de son sang la terre étrangère et pensait en mourant à son pays, elle se mettait à sonner tout légèrement, comme une dernière plainte adressée au mourant, là-bas, sur les champs de bataille éloignés.

Vers le monde moderne

I. Exercice de la démocratie.

1) Les opinions politiques.

Il n'y avait pas de divisions entre gens de droite et gens de gauche, ou, comme on disait à cette époque-là, entre les rouges et les blancs. Il n'y avait pas non plus d'un côté les gros cultivateurs, et les manœuvres, les ouvriers. Toutes les classes étaient fondues. Il n'y avait pas de distinction entre les habitants. On suivait les directives de la pensée catholique. On votait à droite.

2) Le conseil municipal.

Il n'y avait pas de rivalités politiques. Au moment des élections, il y avait parfois des rivalités de personnes. Jusqu'en 1924, il y a eu des élections partielles, cause des morts, et c'est là qu'il y a eu des contestations, des disputes. Au conseil municipal, il y avait surtout des cultivateurs et des commerçants. Mais il y avait aussi des artisans. Le maire était toujours un cultivateur. Généralement, un propriétaire. Mon père a été longtemps maire, pendant 21 ans. J'ai été maire, mais à mon époque, un commerçant a failli sortir.

3) Le député.

On élisait toujours le député du parti catholique. On ne cherchait pas autre chose. Ça ne faisait pas de bruit. Jusqu'en 1932 ça n'a pas fait de bruit. A cette date, un richissime a fait une campagne électorale monstre, et il est sorti. Il est resté jusqu'à la guerre. Notre député était industriel. Il était de Sainte-Croix-aux-Mines, d'origine suisse. Les autres étaient: l'un médecin, l'autre pharmacien.

Il y avait un maire à Orbey qui s'appelait M.B. avant la guerre de 14. Et ce Monsieur le Maire, naturellement, comme il avait été élu, voulait se ménager la chèvre et le chou. Et alors, vous savez dans le temps les paysans étaient très chicaniers, ils venaient tout le temps au juge cantonal, ici. Une bonne femme est venue et a demandé à voir Monsieur le Maire. — "Alors oui quo qu'vo v'lo mè bonne femme?" (qu'est-ce que vous voulez ma bonne femme). — "Je voudrai vous parler parce que le chien du voisin a mordu mon cochon". Le maire aimait tous ses administrés, il voulait se les concilier tous. Alors il lui a dit: "Erango vo è l'amiable me bonne femme, érangé vo è l'amiable". Au moment, la paysanne s'est piquée parce qu'il ne semblait pas prendre son parti. Elle s'est levée, elle s'est mise les deux mains sur les hanches et elle lui a dit: — "Ene suppitio Monsue le Maire, vo s'rane lo pochéi mi, je seray lo tché, j'vo mordraye o cu, quo qu'vo dirane? Çla vo frau piéhi?" (Une supposition, monsieur le maire, vous seriez le cochon, moi je serais le chien. Je vous mordrais au cul, ça vous ferait plaisir?). C'est authentique.

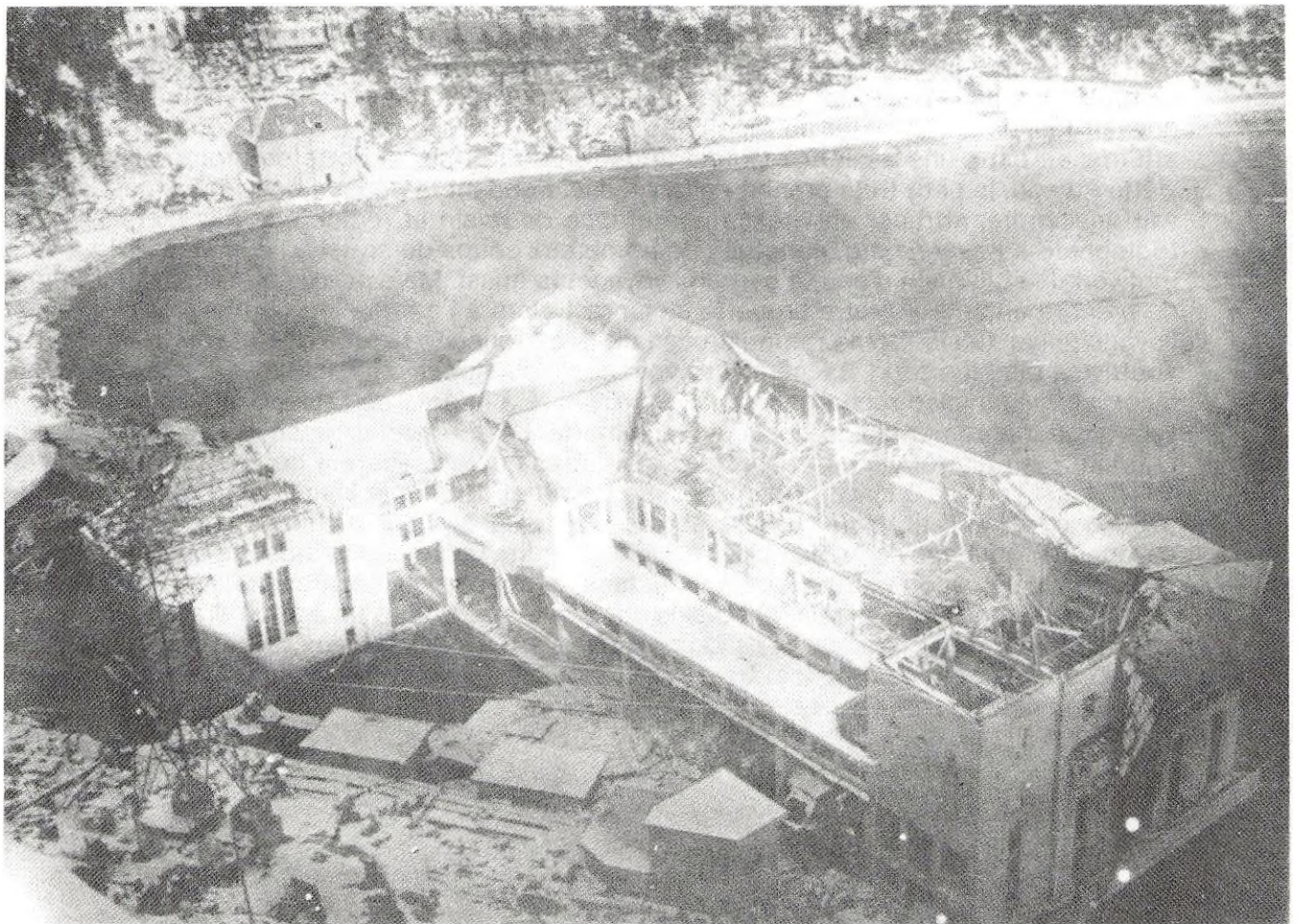
II. Industrialisation.

L'eau de la Weiss, c'est le pétrole de la vallée. A Hachimette, la première retenue de la rivière se trouvait en aval de la ferme Minoux à la Basse. Une chute de 4,50 m actionnait une turbine. Le jour, la force était employée à faire marcher la menuiserie Marcellin-Maire, avec 15 ouvriers environ. Le soir on inversait la force, sur une dynamo, pour obtenir la lumière de la maison. Cette menuiserie a été incendiée en 1911. Un deuxième barrage existe encore. Sous une chute de cinq mètres, la turbine actionnait la râpe à bois Lehrmann. Quatre bâtiments avec 30 à 40 ouvriers. La pâte à bois était alors conduite avec des bœufs ou des chevaux de réserve à la papeterie Weibel à Aspach. Ces attelages servaient également à remorquer les transports montant de la Weiss. Après la râperie de bois, l'eau était dirigée dans un canal, muni d'une roue d'eau. Celle-ci actionnait un moulin à farine. Une deuxième roue d'eau faisait marcher une petite scierie. La râperie a été incendiée dans les années 1894-1895. Sur ses ruines on a construit une maison. La scierie a été reconstruite en 1912 en dur avec couverture en tôle ondulée. Deux turbines actionnaient la scierie et une dynamo qui assurait du courant continu de 150 volts. Hachimette fut desservie ainsi que les environs, par cette petite centrale de 1902 à 1965. A la suite, le cours de la Weiss arrive au barrage de l'ancien tissage Florence (une centaine d'ouvriers). Son activité a cessé depuis 1968. Les deux turbines hydrauliques ont été récupérées à faire du courant alternatif qui se vend à l'E.D.F.

La maison Marco était vers les années 1780 et jusqu'après la Révolution un moulin-huilerie qui fut incendié. Vers 1910, en agrandissant l'atelier, nous avons trouvé, dans les débris, des pièces de monnaie de Louis XV et de Louis XVI. On y broyait des graines pour faire de l'huile, du colza et des pavots pendant la guerre.

III. La catastrophe du Lac Noir.

Mon Dieu, tu ne sais pas ce qui s'est passé? Il y a eu une grande catastrophe au Lac Noir. C'est le Lac Blanc qui a déversé son eau dans le Lac Noir. Ils voulaient faire un essai. Cet essai n'a pas réussi. Des ingénieurs se sont dévoués pour actionner des machines dans la conduite forcée qui relie les deux lacs. Malheureusement, il y a eu neuf noyés. L'eau montait dans l'usine hydro-électrique et remplissait les salles et c'est là qu'ils ont été noyés parce qu'ils n'ont pas pu sortir. Un seul a pu sortir parce qu'il a cassé un carreau pour sauter dans le Lac Noir. C'était au mois de janvier 1934. Il faisait froid. L'eau du Lac Noir a coulé jusqu'à Pairis mais elle n'est pas venue jusqu'à Orbey. Sans ça, nous étions noyés. Quant à l'usine, elle n'avait plus de toit, l'eau était passée par-dessus.



L'usine du Lac Noir après la rupture des digues -

IV. Evolution des voies de communication et des transports.

1) Le chemin des Romains.

La voie romaine passait par Ribeaugoutte. Elle venait de Toul, passait par le col du Bonhomme, le Grand Trait, descendait vers Fréland, Kayserberg et allait vers Horbourg-Wihr et Neuf-Brisach. On a retrouvé les traces d'un chemin dallé et des dalles usées par les roues des chariots.

2) Le relais de poste.

A la sortie du pont, il y avait un relais de poste, à la place de l'actuel hôtel "A la bonne truite". A la place de la grande salle actuelle, il y avait les écuries des chevaux de la poste. Les diligences s'arrêtaient là pour casser la croûte et changeaient leur attelage pour la montée du col du Bonhomme vers Saint-Dié et la Lorraine. Ce relais était une animation pour Hachimette. On venait aux nouvelles au Relais de la Poste.

3) Le petit train.

Il était une fois un petit train. Les intimes l'appelaient "tacot", "tortillard", "brouette" ou "Kaskueche". Il s'est traîné de Colmar à Lapoutroie jusqu'en 1944. A la gare de Colmar, il attendait à l'extrémité du quai 4a, les nombreux voyageurs de la vallée. Il paraissait tout petit, comparé aux trains des grandes lignes. A la sortie de Colmar, le tacot longeait la route nationale peu fréquentée à ce temps-là. Les écoliers bombardaient les cyclistes avec les marrons récoltés au passage de Kientzheim. Il passait si près des maisons, qu'à l'heure de midi, on pouvait facilement assister au repas des riverains. Bien souvent, un marron ou un trognon atterrissait dans une assiette! Quand le patron sortait sur la porte en grommelant, la serviette au cou, le petit train prenait de la vitesse. Pendant la période des vendanges, on pouvait descendre, attraper en vitesse une grappe de raisin et remonter! Puis c'était l'entrée triomphale à Kaysersberg, ponctuée de nombreux coups de sifflets. Ici, mi-temps! La locomotive faisait le plein d'eau et certains voyageurs aussi. Mais pas d'eau! On avait le temps de prendre un apéro! Notre brouette se lançait alors à l'attaque du dernier tronçon de son voyage. Il est 19h15. Sur la rampe précédant la cartonnerie la loco commence à peiner, son souffle se fait plus court, saccadé. Les voyageurs d'Alspach descendent. Le train se fait plus léger. Le mécanicien recharge la chaudière. Arrivé à la gare de Fréland, il faut refaire de la vapeur pour entamer la côte jusqu'à Hachimette. Les Frélandais descendent, vont boire un coup au petit bistrot et feront les trois kilomètres qui les séparent de Fréland, à pied. Vers 19h45 c'est l'entrée à Hachimette. Un coup de sifflet déchire le calme de la vallée, la cloche de la loco se met à tinter, la fumée embrume l'atmosphère. Sur le petit pont avant la gare, les voyageurs pour Orbey se bousculent pour descendre. Un voyageur musette en bandoulière a mal calculé son coup et fait un plongeon dans la fontaine qui sépare le rail de la route! Tout le monde se moque de lui pendant que le chauffeur se bat avec un agglomérat de scories qui s'est formé dans la chaudière. Les Lapoutroyens arriveront chez eux vers 20h30 (il est même arrivé que des gamins de Lapoutroie aient enduit les rails de savon gras. Le train n'arrivait plus à avancer). Terminus! Le voyage est terminé.

Les habitants du Pays Welsche se soucient eux-mêmes de préserver la mémoire de ces temps d'autrefois. Ils ont créé à cet effet trois musées qui illustrent parfaitement notre propos :

La "Maison de Pays" et le "Musée d'Art Religieux" à Fréland.

Le "Musée du Val d'Orbey" à Orbey.